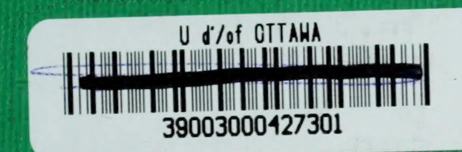


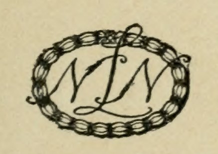



p. 8

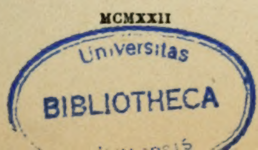
# LA
# PSYCHOLOGIE RÉVOLUTIONNAIRE

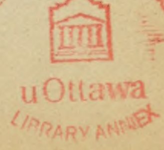
A.-L. GALÉOT

# LA PSYCHOLOGIE RÉVOLUTIONNAIRE



PARIS
NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE
3, PLACE DU PANTHÉON, 3
MCMXXII



# *INTRODUCTION*

*« L'Enfer aussi a donc ses lois » disait Gœthe. Remarque profonde. Nombreux sont les gens qui ne peuvent s'empêcher d'attribuer aux dérèglements le charme, au moins, de la libération. Mais y a-t-il bien libération? Sous couleur de liberté ne retombe-t-on pas sous d'autres lois, moins tempérées, plus brutales, parce que plus instinctives?*

*La mentalité révolutionnaire, toujours latente dans les âmes des hommes, se manifeste avec force à certaines époques. Et l'on croit que les esprits se libèrent.*

*Pourtant, il n'y a pas d'esprit plus « sujet » que l'esprit d'un révolutionnaire parfaitement, intégralement libéré. Cela doit s'entendre de tous, du manœuvre obtus et borné donnant à ses brutalités des prétextes insérés en des formules apprises ; et, de même, tout aussi bien, du professeur officiel qui,* ex cathedra, *recouvre de son verbalisme prétentieux la malfaisance d'idées empoisonnées.*

*Et de voir des marionnettes humaines prôner les merveilles de leur indépendance et avoir les fils de leur mécanisme mental tirés par des instincts rendus seulement plus impérieux et lourds, a, pour celui qui veut bien se donner ce spectacle en pénétrant au delà des apparences, quelque chose à la fois de très risible et de très pitoyable.*

*Mais, sans nous attarder aux côtés affligeant ou comique de ces situations, il nous a semblé intéressant de suivre les curieux détours psychologiques d'une mentalité révolutionnaire, les accords secrets et le verbalisme qu'elle comporte.*

*Nous avons noté ici, sur ce sujet, quelques observations et remarques.*

# PSYCHOLOGIE RÉVOLUTIONNAIRE

## CHAPITRE PREMIER

## DEFINITIONS. DIVERS TYPES DE RÉVOLUTIONNAIRES ACTUELS

Il est une erreur qu'il faut se garder de faire : c'est de confondre l'esprit révolutionnaire et l'esprit de progrès. Tantôt on les prend l'un pour l'autre, tantôt on ne les sépare pas, ou bien on excuse ou encore dissimule le premier à l'aide du second.

Ce sont pourtant deux choses bien différentes.

L'esprit de progrès consiste dans le désir de mieux et dans sa recherche par des moyens soigneusement éprouvés, *rationnels expérimentaux*. Cela entraîne une impartialité et une maîtrise intellectuelles, suffisantes pour rejeter toute modification, entreprise en vue du progrès, mais

qui se montre à l'observation raisonnée comme finalement dommageable.

L'esprit révolutionnaire, au contraire, est une psychose amenant l'individu à croire qu'il possédera plus de biens, voire tous les biens, à l'aide de telle ou telle méthode *a priori*. Celle-ci est généralement conçue comme brusque, violente, rapidement sinon instantanément efficace. Cela s'appelle règne de la Raison, Grève générale, Révolution prolétarienne, ou simplement Grand Soir, etc. La méthode a valeur d'absolu. Elle n'est donc plus modifiable quels que soient les résultats de l'expérience et les conclusions de l'observation intelligente. Ces conclusions sont d'ailleurs déformées par le révolutionnaire à l'aide d'un verbalisme pseudologique dont nous reparlerons. En raison d'une telle rigidité de pensée ainsi que des origines de la mentalité révolutionnaire, la méthode proposée est toujours fausse en quelque manière. Cela ne trouble nullement le révolutionnaire avant essai de sa méthode, et bien rarement après, si grandes que soient les catastrophes provoquées.

Assurément, il est loisible d'ergoter sur la valeur des résultats, dès l'instant qu'il s'agit de mieux être humain. D'aucuns se prétendront fort bien de ce qui semble une catastrophe à d'autres.

Les Russes bolchevisés peuvent au milieu des ruines de leur patrie se dire enchantés de leur misère.

La notion de progrès elle-même a été fort battue en brèche et le mot passablement défraîchi.

Quand même il y a certains désirs humains moyens [1], nécessaires ou à peu près constants. Sur cette base d'observation on peut reconnaître ce qui est de nature à satisfaire les hommes de façon durable ou non, et apprécier si une méthode est efficace ou non, à ce point de vue.

En résumé, ce qui, dans une première définition, différencie l'esprit de progrès et l'esprit révolutionnaire, tous deux orientés vers une recherche de mieux-être, c'est que l'un correspond à l'ordre dans les pensées et les méthodes, à l'acceptation sincère des données d'observation ; l'autre à la croyance intransigeante en la valeur absolue de telle ou telle méthode et à la déformation pseudo-logique des connaissances expérimentales pour justifier cette méthode.

Telle est du moins la divergence entre les deux tournures d'esprit qu'un premier coup d'œil

1. Nous les avons définis dans notre ouvrage : *De l'organisation des activités humaines*. (Nouvelle Librairie Nationale).

permet de noter. Mais, en menant cette étude plus avant, nous verrons les choses se préciser bien autrement.

Où trouve-t-on cet esprit révolutionnaire, de subversion brutale, impatiente, désireuse de la réalisation de concepts basés eux-mêmes sur des théories fausses ?

Il ne faudrait pas croire qu'il y a « le » révolutionnaire. Il y a des révolutionnaires de toutes sortes.

L'esprit révolutionnaire se rencontre chez les individus les plus divers. Mais, malgré tout, malgré les différences de classes, de genre de vie et d'apparences, ces gens ont certains traits psychologiques communs.

Pour trouver des révolutionnaires, il n'y a pas à considérer que les époques de subversion sociale effective, comme 1789 en France, ou l'actuelle Russie. Assurément ces époques permettent aux tendances psychologiques correspondantes de s'épanouir, de s'étaler en surface plus largement. Le « sans-culotte », le jacobin, le bolchevik sont matière à observations abondantes.

Mais la psychologie révolutionnaire n'est pas moins intéressante à considérer dans les époques où l'armature sociale tient encore,

comme dans la société bourgeoise contemporaine. Vous y rencontrez des révolutionnaires à chaque instant.

Marquons brièvement les divers types qu'on y trouve le plus couramment.

— Le genre se présentant le premier à l'esprit appartient à la catégorie des non-possédants. C'est celui de l'ouvrier, du « prolétaire » révolutionnaire. C'est le type le plus commun. Il correspond au nombre et, par là, à la force matérielle. Mais ce n'est pas le plus important quant à l'influence et aux origines de la mentalité ici étudiée.

Il y a des ouvriers révolutionnaires qui sont les fainéants de cette classe. Proférer des propos subversifs et ne pas faire grand'chose à l'atelier ni chez soi sont des traits de caractère qui s'accordent au point de s'accompagner le plus souvent. Avoir la langue prompte et le bras lent, sauf pour lever son verre au cabaret, c'est avoir de réelles dispositions pour devenir un des prophètes de la « Société Future ». On peut dire qu'un ouvrier fainéant, et par suite destiné à rencontrer peu de satisfactions à l'atelier, s'il n'est pas encore converti, est un révolutionnaire qui s'ignore. Ne l'est-il pas encore, bientôt il le deviendra.

Mais il n'y a pas que les fainéants parmi

les ouvriers pour être révolutionnaires. Je me souviens d'un brave menuisier suisse, vieil homme déjà, un peu ivrogne, à part cela d'humeur fort tranquille à l'ordinaire ; mais chaque fois qu'il recevait quelque observation ou réprimande un peu vive de son employeur, il se détournait en marmottant : « Joh ! wir werde bald die Revolution mache ! » (Oui ! nous ferons bientôt la révolution). Ce n'était pas un mauvais ouvrier, d'esprit borné, mais non mal intentionné. Je crois bien qu'il ne pensait guère à la révolution entre temps. Mais quand il était contrarié, c'était sa réponse à ce bonhomme : puisqu'on le fâchait, il ferait la révolution. Voilà.

La cherté de la vie, à son maximum en 1920, a beaucoup excité les masses populaires. Et cela pas seulement dans les villes mais aussi dans les campagnes, où chacun en profitait pourtant, directement ou non. Au moment de la plus grande cherté, j'entendais dire à un jeune journalier agricole normand :

— Ça ne peut plus durer. La vie est trop ché : no (on) ne peut plus vivre, no fera la révolution.

— Mais, lui dis-je, ce n'est pas la révolution qui arrangera les choses. La vie deviendra seulement encore plus chère.

— « Ils » sont venus à T... l'autre semaine. Ils nous ont bien parlé. Ils nous ont dit comme çà que c'était la faute aux riches. Ça prend bien, y en a plus d'un dans les campagnes maintenant qui ne veut plus que ça dure.

— Que cela prenne ou ne prenne pas, ce n'est pas avec du désordre que vous améliorerez votre situation.

— Ça ne peut plus durer, reprit-il à nouveau, buté.

Il aurait répété cela dix fois, cent fois, quelles qu'eussent été les raisons apportées. Il souffrait de payer les denrées des prix trop élevés. Il comptait sur la nouvelle sainte laïque, sainte Révolution, pour le tirer d'affaire. D'ailleurs, ne l'avaient-ils pas dit, « ils », des gens des villes, des délégués de la C. G. T. qui devaient bien tout savoir. Et il y avait d'ailleurs les biens des « riches », là, tout près, sous les yeux, et c'étaient les riches qui étaient la cause de tout le malheur. Il regardait tout cela, autour de lui, d'un œil mauvais.

Une autre catégorie qui frappe l'observation, est celle des ouvriers prétentieux (si nombreux, par exemple, chez les mécaniciens qui, sachant vaille que vaille tenir une clé anglaise ou une lime, s'imagent là-dessus posséder toute la science humaine moderne). C'est là une matière

première facile pour l'alimentation du moulin révolutionnaire. Cela surtout si, à leur ambition, se joint une vive sensibilité et peu de capacités pour atteindre au but de leurs désirs. La distance étant grande entre les biens désirés et la réalité présente, les sentiments correspondants ont d'autant plus de chance d'être très vifs. On a bonne opinion de soi et on désire être un grand personnage ; le désirant bien fort, on s'en juge bientôt tout à fait digne, on essaie de le devenir, et on se retrouve Gros-Jean comme devant, c'est-à-dire Pierre-Louis, fondeur, ou Louis-Pierre, bûcheron, etc. C'est très pénible, c'est assurément la faute de la société qui est mal faite. Il faut la bouleverser, le plus vite possible.

— Les non-possédants sont bien loin d'être les seuls à participer de la mentalité révolutionnaire. Un raisonnement simpliste pourrait faire croire que, chercheront une subversion générale, ceux qui n'ont, ou croient n'avoir pas de biens à y risquer, mais que ceux à la tête d'un petit ou gros avoir, seront, par le désir de le conserver, écartés de tels projets ou de telles aspirations. En réalité, le raisonnement logique n'intervient guère ici, comme nous le verrons. Et une observation, même brève, suffit pour monrer qu'un très grand nombre de révolutionnai-

res se recrutent parmi les possédants de toutes sortes.

La catégorie des petits propriétaires, ruraux ou urbains, en fournit un contingent appréciable. Cela leur est venu souvent par le radicalisme, qui n'est qu'une des portes d'entrée de l'esprit révolutionnaire. *L'Action française du dimanche* signalait en 1920 que la propagande bolcheviste trouvait quelque succès chez les petits propriétaires du Sud-Est. Nous connaissons, pour notre part, nombre de petits propriétaires normands ayant cette mentalité, marquée ou atténuée. Ils haïssent toutes les catégories sociales qui sont au-dessus de la leur, mais spécialement celle des propriétaires plus aisés qu'eux. Ils méprisent et traitent comme gens de rien toutes les catégories au-dessous de la leur, parce que ceux-là sont moins aisés qu'eux. Par désir de voir malmener ceux qu'ils haïssent, ils souhaitent n'importe quel bouleversement qui atteigne ceux-là. Ils excitent ceux qu'ils méprisent à le réaliser. Dans la violence de leur désir, ils négligent les conséquences qu'auraient de tels événements pour leur propre situation de fortune. Ce n'est à peu près jamais, parce qu'ils en font à l'avance le sacrifice à leurs idées. C'est soit par oubli, ou par l'insuffisance intellectuelle d'esprits bornés, ne voyant pas les conséquen-

ces des doctrines et des événements, soit, plus précisément, par une de ces ruptures logiques si fréquentes chez les esprits en proie aux passions révolutionnaires et qui rendent leur psychologie intéressante et assez particulière. Ici cela les amène à concevoir telle doctrine, vantée par eux, appliquée là où il leur plaît, mais non plus, là où il leur déplaît.

Cette même tournure d'esprit se retrouve à peu près identique, sauf à changer les limites entre lesquelles elle s'exerce, chez de grands propriétaires. Elle atteint alors généralement à un point d'illogisme tout à fait amusant.

X... est industriel campagnard et propriétaire en Picardie, de riches biens agricoles. Il est réputé comme autoritaire et dur avec ses employés. Son âpreté au gain est également proverbiale. Il taille les liards en quatre, même s'il lui faut ainsi se priver. Il recule devant peu de choses pour qu'une affaire qu'il traite lui soit avantageuse. Sera-ce donc un défenseur par trop âpre de l'organisation sociale propriétiste ? Mais d'abord, il hait les « nobles » et déteste les « curés », tout comme les petits propriétaires du voisinage le haïssent lui-même comme gros propriétaire. Puis s'il est homme avisé en affaires, son instruction est primaire, tout au plus, sa culture nulle. Il avale donc naïvement les

ana de la grande presse démocratico-financière qui constituent son presque unique mobilier cérébral. Aussi veut-il être un homme « moderne », un esprit « libre ». On l'entend affirmer que nous nous trouvons à « l'aube de temps nouveaux », qu'une infinité de choses, ayant existé autrefois, sont sans valeur maintenant, que le triomphe de la Démocratie, toujours plus large, toujours plus complète, est inéluctable et à favoriser. Au milieu de quoi il peut s'interrompre pour jeter hors de son atelier, comme un chien galeux, quelque pauvre diable qui n'aura pas assez travaillé pour lui selon son estimation exigeante. Il a sur l'éducation de ses enfants des idées non moins discordantes. Il affirme en principe que la liberté est, ici comme ailleurs, excellente ; mais il réclame des garçons et filles une parfaite obéissance. Bien qu'il déteste les gens d'église, il fait éduquer ses enfants dans des institutions religieuses. Le surprendrait-on en lui disant qu'une bonne moitié de ses idées sont parfaitement révolutionnaires, en particulier ce messianisme annonciateur de temps nouveaux où tout sera changé, où il y aura donc renversement de toutes les valeurs et qui comportera nécessairement un changement radical de toute l'organisation sociale ? Peut-être. Mais la vanité humaine est chose si remarquable que notre

homme serait probablement heureux qu'on le trouvât ainsi esprit si « libéré », si nouveau jeu, si « dans le mouvement ». Il ne paraît pas comprendre, ou néglige de saisir que la venue des « temps nouveaux » ferait s'évanouir, comme fumée au vent ces biens matériels auxquels il semble si attaché qu'ils en paraissent la raison d'être de ses actions, de sa vie. Il est vrai que le jour où les « temps nouveaux » donneraient naissance à la dure réalité révolutionnaire, la désillusion ou la surprise stupide seraient pour lui amères sans doute.

J'en vis un cas pareil, entre autres, lors de la révolution russe. Je me trouvais à ce moment en relations avec un propriétaire noble de la région de Kiev. Il possédait près de cette ville des domaines étendus. Il vivait à l'étranger quand survinrent les événements de Russie. C'était un jeune homme intelligent, je veux dire d'esprit assez vif, mais peu instruit, ayant pourtant quelques lectures, enfin de caractère très « russe », c'est-à-dire très impulsif et mobile. Il joignait à cela un cynisme qu'il croyait tout à fait « esprit fort ».

Quand vinrent les journées de mars 1917 et la chute du tsarisme, il s'en réjouit beaucoup. Il s'était toujours déclaré grand ennemi de l'état de choses existant en Russie, dont il était pour-

tant au total bénéficiaire ; et cela eût fait honneur à son impartialité d'esprit, si ce n'eût été inconséquent avec son cynisme affiché et réel. Il fêta grandement la révolution et arbora aux fenêtres du logement qu'il occupait, un drapeau rouge.

Des amis français lui firent remarquer que son enthousiasme tomberait probablement bientôt et qu'il se souviendrait avec amertume d'avoir pavoisé ses fenêtres d'un tel emblème ; car une révolution populaire, lourd soulèvement de passions brutales, glisse très ordinairement, surtout dans un pays comme la Russie, vers les misères anarchiques et sanglantes. Il rit de la prophétie, et, ne manquant pas de répartie, s'en moqua.

Mais au cours des semaines et des mois qui suivirent il connut la succession des inquiétudes brûlantes, des découragements, et des retours d'espoirs. Il va de soi qu'avec sa mobilité d'esprit et son peu d'attachement à des principes quelconques, il repronończait, mais en sens inverse, les théories qu'il faisait auparavant contre l'ancien régime russe ; c'était cette fois pour l'excuser et maudire les révolutionnaires. Les causes des événements et leurs suites restaient pourtant toujours confuses pour lui, et il se mit brusquement à étudier activement l'his-

toire des révolutions en général pour savoir ce qu'il adviendrait de son pays et de ses biens. En même temps, il se livrait à diverses combinaisons hasardeuses pour essayer de sauver sa fortune dont le sort, à vrai dire, l'intéressait infiniment plus que le sort de sa patrie. De déception en déception, il fut conduit à essayer de se suicider, mais se manqua. Complètement ruiné, il se mit à vivre, dans le pays étranger où les événements l'avaient surpris, de la vie d'expédients, de plus en plus malaisée, à laquelle beaucoup de ses compatriotes eurent aussi recours. Il fut un moment pour vivre, délégué officieux d'un des successifs gouvernements socialistes de Kiev. Plus tard, je sus qu'il vivait dans une capitale de l'Europe centrale en un grand dénûment.

— La faveur que des gens, en situation très aisée, accordent à des conceptions révolutionnaires ne s'accompagne pas toujours seulement, comme dans les cas précédents, d'incompréhension bornée, de simple négligence à penser ou d'inexpérience de jeunesse.

Le plus souvent, même chez les moyens et grands bourgeois, surtout dans les pays où la culture n'est pas trop rare ou faible, elle se relie au doctrinarisme libéral.

Le bourgeois libéral est une des figures les

plus caractéristiques de la galerie des types révolutionnaires, inconsciemment le plus souvent, mais parfaitement révolutionnaire.

Nous avons montré dans notre ouvrage sur les *Systèmes sociaux* quels liens existent entre le libéralisme et l'anarchie.

Le grand bourgeois libéral, tel qu'on le rencontre dans la vie courante est un homme toutjours prêt aux concessions. Il affecte le genre bonasse et conciliateur. Très content de sa grosse fortune et de l'aisance qu'elle lui procure, il voudrait bien jouir de la vie et de ses biens tranquillement. Il veut d'abord pour cela être « libre », très libre, le plus libre possible ; lui s'entend. Mais il n'est pas sans penser aux autres, il faut le reconnaître. Le meilleur moyen d'être tranquille, c'est que tout le monde soit content aussi. Il souhaite donc de contenter tout le monde Il a d'ailleurs, vis-à-vis de la masse des gens moins riches que lui, comme une sorte de remords de conscience à base d'inquiétude qu'il prend pour de la bonté ; c'en est quelquefois, quoique rarement. Il pratique la bonasserie, surtout verbale, et le principe du « pas d'affaires » tout comme un bon fonctionnaire. Il aimera donc soutenir les théories avancées parce qu'elles donnent satisfaction aux masses les plus nombreuses qu'il espère calmer ainsi.

Considérons par exemple un grand bourgeois et homme politique, comme le député Noblemaire, l'inventeur du « Patronat de droit divin ». Admirons que le notable bourgeois Noblemaire, qui doit toute sa situation politique et mondaine à ce qu'il appartient à une famille de grands patrons, se donne les gants d'apposer, d'un air détaché, sur le patronat en général, l'étiquette « Patronat de droit divin ». Selon la manière dont il l'applique, il la pense sans doute méprisante. Et alors observez ce libéral en train d'opérer, regardez comme M. Noblemaire est un bon garçon, facile en théorie et en pratique. Il est d'une famille de patrons, mais : « Messieurs les révolutionnaires, le patronat je n'y tiens pas, je vous l'abandonne (quel cœur généreux, je suis !) ; et vous voyez si je vous fais aisément cette concession. Et tenez, je suis catholique, mais le droit divin, je m'en moque ; je me moquerais même de la Providence, s'il le fallait pour vous plaire. Quelles concessions je puis vous faire et quel brave homme je dois être, n'est-ce pas ? A un si brave homme, Messieurs les révolutionnaires, vous laisserez bien ses millions ». M. le libéral Noblemaire, après avoir concédé le patronat et le droit divin aux révolutionnaires, a voulu leur concéder la France. Délégué à Genève comme l'un des représentants de la France,

il acceptait de faire surveiller les armements de son pays par l'étranger, au besoin par l'ennemi. La France y perdait. Mais quel magnifique pacifisme à étaler libéralement !

Il n'est de porte que la fausse bonasserie libérale ne puisse ouvrir à la révolution.

Le cas Noblemaire n'est qu'un exemple. Les libéraux, huissiers de révolution, foisonnent à la Chambre du Bloc National, avec les Bonnevay, les Arago, etc., etc., et dans la bourgeoisie en général.

La Constituante de 1789 conduisit à la Convention et à la Terreur ; le gouvernement libéral du prince Lvof a été, par l'intermède Kerensky, l'introducteur de Lénine.

Outre que les libéraux veulent paraître ainsi gens de bon cœur, ou n'ont simplement pas le cœur d'agir autrement, il leur plaît très souvent de se montrer gens d'esprit avancé, à la tête du « progrès ». Cette tournure d'esprit se trouve chez beaucoup d'intellectuels révolutionnaires pour des raisons de pensée. Chez les bourgeois libéraux, elle n'est que du snobisme ou du cabotinage. Le snobisme révolutionnaire existe et fait fureur dans certains salons. Nous ne parlons pas là de salons juifs ; le révolutionnarisme juif appartient à une autre catégorie. Nous parlons de salons de Français. L'on est fortuné,

l'on a hôtel, château, domestiques, luxe de toute sorte autour de soi. Et voyez de quel air détaché on méprise tout cela et l'on tend la main aux cambrioleurs du bolchevisme. C'est un genre. En 1830, jeune, en pleine force et en belle situation mondaine, le romantique déclarait vouloir mourir. Une autre afféterie veut que de nos jours le successeur du romantique à prétentions se dise prêt à abandonner tous ses biens pour admettre une autre forme sociale, pour mettre en pratique une nouvelle philosophie. Il n'y a de théorie sociale si abracadabrante qu'on n'adopte pourvu qu'on la suppose du « dernier bateau » et qu'on puisse s'en glorifier. Car, dès lors, quelle supériorité intellectuelle et morale ne peut-on pas s'attribuer à soi-même ou, entre amis, réciproquement.

C'est cette mièvrerie imbécile qui a déjà fait porter aux nues dans ces milieux-là les élucubrations tolstoïennes et qui y fait discuter, d'un air entendu, le galimatias sophistique de Lénine et autre cubisme politique.

A force de faire bon accueil aux théories les plus funestes à l'humanité elles finissent par se loger si solidement dans l'esprit de certains bourgeois que rien ne les en déloge.

Je rencontrai à l'étranger une dame âgée, de nationalité autrichienne. Elle était d'esprit

extrêmement cultivé et ouvert, d'un abord aimable, et avait vu énormément de choses, la grande aisance matérielle qu'elle avait possédée, jointe au goût des voyages et à un esprit curieux de savoir, lui ayant permis de circuler en maints pays de la terre et d'y beaucoup observer. Les événements révolutionnaires d'Autriche, consécutifs à la défaite, l'avaient en partie ruinée. J'eus pensé qu'un esprit aussi informé et encore très alerte et vif malgré le grand âge en eût tiré les conclusions intellectuelles nécessaires. J'eus la grande surprise de la trouver très ardemment tolstoïenne. Elle déclarait le tolstoïsme « si beau » dans son principe.

Beau le tolstoïsme ! Une doctrine barbare qui, sous couleur d'amour entre les humains, les conduit aux sanglantes boucheries des massacres bolchevistes ou aux misères de la famine russe !

— L'inconséquence, l'incompréhension, les faiblesses du caractère qui induisent les classes élevées à faire bon accueil aux idées révolutionnaires, et à les prôner, se rencontrent aussi bien chez les grands seigneurs.

Là encore on trouve de ces moutons sensibles qui veulent être les conducteurs ou simplement les amis des loups révolutionnaires, et ne réussissent qu'à se faire dévorer tôt ou tard.

Le honteux Rousseau, au caractère vil et à l'esprit ridiculement faux, trouva amitié, asile, protection, non point parmi la populace, mais dans la société la plus aristocratique du XVIII<sup>e</sup> siècle français. Négligeons les nobles dames qui lui réservèrent le plus sympathique accueil. Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. Mais Rousseau fut aussi l'hôte et le protégé du maréchal de Luxembourg, du vertueux Malesherbes, du prince de Conti, de M. de Girardin, etc. Beau protégé que ces personnages s'assuraient là ! Il les haïssait, eux et leurs pareils, à proportion des bienfaits qu'il en recevait. Ses théories, dans lesquelles les mêmes personnages trouvaient les marques du génie, fournirent une doctrine révolutionnaire aux mécontentements du temps et une phraséologie à la Terreur. Comme il arrive d'ordinaire, sous couleur de bonté humaine, le verbalisme creux à ragoût malsain de l'ancien valet, après avoir plu si fort dans les salons de l'époque, induisit à couper des têtes, notamment celles des habitués de ces salons. La classe dirigeante, qui n'avait pas su reconnaître et éliminer cet agent de malfaisance, paya cruellement cette erreur et d'autres.

Une bonne part de l'aristocratie russe a également préparé de ses mains l'avènement du bolchevisme qui devait la faire massacrer. Je me

trouvais à P..., au bord du lac Majeur. Des personnes qui se piquaient d'esprit soi-disant nouveau, m'offrirent de faire la connaissance du prince L..., russe porteur d'un nom historique. Il vivait dans la petite ville italienne en réfugié. On me dit que c'était un homme d'un esprit très « moderne » et dont la conversation m'intéresserait sûrement.

Le prince était grand et maigre. Son visage émacié et son teint terreux suggéraient l'idée de mauvaise santé, ou, bien plus encore, de dures privations. Ses moustaches, longues et cirées, étaient incurvées en bizarres volutes. Il était vêtu d'un complet marron, élimé et crasseux, chaussait des souliers de toile usagés et portait une casquette de yachtsman, vaguement grisâtre. L'ensemble donnait une impression de misère ainsi que d'une cocasserie encore plus surprenante que risible.

— Vous vous intéressez au sort de la Russie, Monsieur ? me dit-il aussitôt avec la précipitation d'un homme qui, ordinairement taciturne, était parfois heureux cependant de trouver une occasion de discourir d'un sujet préféré. « Eh bien, poursuivit-il, considérez le mouvement bolchevique comme un retour momentané d'asiatisme ».

Après cette remarque, non dénuée de sens, il

se lança dans des développements où je voyais avec curiosité percer pour le bolchevisme une certaine sympathie.

La situation de cet homme paraissait cruelle. Pourtant il parlait non sans bienveillance de ceux-là mêmes qui en étaient sans doute, en grande partie, matériellement responsables.

Je ne pus m'empêcher de lui demander s'il ne trouvait bien criminelles les méthodes pratiquées par de tels réformateurs.

— Assurément, me dit-il, ils ont commis des erreurs que je réprouve. Je ne partage d'ailleurs pas entièrement leur doctrine même. Mais, Monsieur, le vrai responsable, le vrai coupable, c'est le tsarisme.

« Ah ! le tsarisme, Monsieur, je n'ai cessé de le combattre. J'étais avec le prince Lvof aux côtés de ceux qui préparèrent le mouvement de 1905. On m'avait réservé, d'entente commune, la présidence dans un gouvernement provincial, celui de ma province d'origine. On m'appelait déjà le Président...

Il s'arrêta un instant, l'esprit plein de souvenirs et de regrets.

— Notre mouvement, si près de réussir, échoua, reprit-il. Ce fut un malheur pour la Russie. Quant à moi je dus m'expatrier. Le tsar fit mander ma mère et lui dit : « Madame, votre fils

est un traître. S'il revient, je l'enverrai en Sibérie. » Voilà comment le tsar me traitait, moi. Vous voyez, Monsieur, ce qu'était le tsarisme...

« Contre le tsarisme, dans notre parti, nous avions réuni toute une élite. A ce point que, disait-on, pour libéral que fût ce parti, il ne contenait pourtant que des princes ou des généraux. Mais c'est quelque chose, Monsieur, cela signifie beaucoup quand l'aristocratie d'un pays se met elle-même à la tête des idées et du mouvement révolutionnaires ».

Je lui fis remarquer que cela ressemblait à merveille à l'attitude d'une bonne part de la noblesse française au XVIIIe siècle. Et je pensai seulement, à part moi, que cela montrait surtout que de tels aristocrates étaient mûrs pour se faire couper le cou comme en 1793, ou se faire assommer, martyriser et expulser comme dans la Russie contemporaine.

Mon interlocuteur avait la détestable habitude de s'approcher très près des gens avec lesquels il s'entretenait, ce qui, avec les relents de ses habits douteux, n'avait rien d'agréable. Je suggérai une promenade sur les rives du lac, ce que nous fîmes tout en continuant de causer.

Je pus ainsi confirmer mon opinion première. De médiocres ou superficielles facultés de compréhension, dont les défauts étaient aggravés,

bien plutôt qu'atténués par une culture intellectuelle assez étendue, de l'irritabilité, une foi naïve dans les les calembredaines démagogiques, de la vanité d'homme de qualité, persuadé que la révolution sociale ne fera que l'élever encore, faisaient de ce prince à la triste figure un assaillant prédestiné pour moulins à vent idéologiques et sociaux. Lui aussi naturellement était, entre autres traits, plein de faiblesses et d'admiration pour Tolstoï. Il confondait tolstoïsme et christianisme et, tout en se disant non-croyant, admirait l'un avec l'autre pêle-mêle, sans noter que ce sont deux opposés ; car si christianisme et tolstoïsme parlent l'un et l'autre d'amour entre les humains, le premier le fait sans négliger le caractère réel des hommes, erreur que le second commet avec une lourdeur désastreuse.

— Des possédants d'une autre catégorie se montrent alliés des révolutionnaires. Ce sont les ploutocrates démagogues. Ils abondent à certaines époques de troubles sociaux, la fin de la République romaine, ou notre époque actuelle avec les Caillaux, les de Fontarce, les Juifs fondateurs de *l'Humanité* etc., etc. Les ploutocrates démagogues ont le plus souvent une grande action sur les masses, particulièrement de nos jours où la presse agit si vivement sur elles. Ils financent les journaux révolutionnai-

res, et pensionnent les agitateurs. Les bolcheviks trouvèrent appui auprès de grandes banques allemandes, et le récent mouvement social italien était également soutenu par de grands organismes financiers. Les raisons de cette attitude, contrairement à ce qui se passe avec les catégories précédentes, sont aisées à saisir. Ce sont celles du pêcheur en eau trouble. Et la psychologie qui conduit les ploutocrates à s'unir aux révolutionnaires n'est pas plus compliquée que celle des larrons en foire.

— Un autre compartiment social comprenant à l'occasion, beaucoup de révolutionnaires est celui des fonctionnaires. Ceux-ci se trouvent ou non dans la catégorie des possédants selon les cas. Mais, en dehors de la question de possession, il y a là un tour d'esprit particulier. Si le fonctionnaire n'est protégé par des disciplines mentales saines ou un esprit compréhensif, ce qui est heureusement le cas très fréquent, ce tour d'esprit spécial, professionnel, l'incite à adopter certaines théories prétendûment réformatrices, en particulier le collectivisme d'Etat, à étiquette marxiste ou autre.

C'est que le fonctionnaire mène une vie essentiellement factice. L'ouvrier, l'industriel ont à lutter, à prendre contact avec les réalités de la vie pour les dominer, jusqu'à s'assurer au

moins leurs moyens d'existence. Le rentier lui-même doit, surtout de nos jours, réfléchir quelque peu sur ses placements s'il veut toucher ses coupons avec quiétude et régularité. Point n'est besoin de tout cela pour le fonctionnaire. Son travail est le plus souvent simple, très mécanique. Son traitement lui tombe à échéances fixes, par le canal des caisses ou trésoreries d'Etat, comme une manne céleste. Lorsqu'il est intrigant et qu'il veut avancer, il pourrait être conduit à pénétrer plus avant dans la compréhension des mobiles humains, mais généralement il n'acquiert dans cette recherche que des rancunes. Au surplus, très souvent, il s'en remet au fatalisme commode de l'avancement à l'ancienneté. Il est alors tout à fait dispensé de penser et de comprendre le monde extérieur.

Le fonctionnaire est donc, s'il ne fait un effort d'intelligence, un homme en quelque sorte retranché du monde. Il n'y voit pas plus loin que le bout de son bureau. Sa dernière pile de paperasses est pour lui la borne ultime de l'univers.

Parmi ces gens l'irréalisme d'esprit fait trop souvent des ravages appréciables, très considérables même chez les petits fonctionnaires. Mal payés et voisins de la gène, sinon de la misère en veston, ils sont portés à imaginer à leur situation des remèdes basés sur une réforme

sociale complète. Et cette réponse ils l'imaginent ou l'acceptent naturellement sur la base du fonctionnarisme universel. Il leur paraît tout naturel que la nation entière soit composée de gens ayant le même genre de vie qu'eux, tout comme les ouvriers révolutionnaires voudraient voir tous les citoyens être ouvriers ainsi qu'eux-mêmes.

Aussi voit-on fleurir de nos jours les syndicats de fonctionnaires (ceux des agents des postes, des instituteurs, etc.), ayant des tendances violemment subversives.

— Très exposés aussi à la psychose que nous étudions ici sont les intellectuels purs.

La science livresque conduit à l'irréalisme en même temps qu'à la fatuité facilement ombrageuse et envieuse. Ce sont des conditions très favorables à la germination ou à l'acceptation de théories pseudo-logiques, reposant sur une phraséologie ronflante qui enivre les esprits cultivés mais faibles.

Chez les professeurs d'enseignement officiel l'irréalisme « fonctionnaire » s'ajoute à l'irréalisme de l'intellectualisme dévié. Et l'on arrive à de véritables « phénomènes » de fausseté d'esprit, capables de soutenir verbeusement des systèmes ne reposant que sur des mots et des idées abstraites, éloignés de toute possibilité

pratique. Aussi est-ce avec grande raison, sur ce point particulier, que Gustave Le Bon a critiqué l'esprit « professeur ». Le moindre tâcheron a souvent bien plus de bon sens et de pénétration d'esprit.

Les conséquences sociales de ce fait sont grandes. Car c'est principalement ici que se bâtissent les théories subversives. Venant de gens titrés et qualifiés comme devant posséder un ensemble de connaissances et de facultés mentales particulièrement élevé, l'irréalisme verbeux et théorétique s'impose plus facilement aux masses de façon funeste et contribue à en pervertir l'esprit.

L'irréalisme des professeurs et des intellectuels est une des sources de la décadence chez les peuples civilisés et cultivés. Pour essayer de l'éviter, il faudrait éviter aussi les mandarinats et maintenir un contact plus étroit entre la science dite pure et la pratique.

Ce n'est pas ce qui a lieu en France. La Sorbonne regorge de mandarins dispensant officiellement des idées ridicules. René Benjamin a publié des portraits à la fois comiques et d'une psychologie très intéressante et fine, concernant les principaux pontifs de l'intellectualisme révolutionnaire, les Aulard, les Basch, les Seignobos, etc.

Naturellement, si, des esprits faux, quoique très cultivés, ou parce que très, mais artificiellement, cultivés, on passe à ceux qui ont demi ou quart de culture intellectuelle, mais en tirent la même vanité que si leur science était complète, on risque fort de trouver des gens ayant des déviations mentales de même genre, aggravées de l'insuffisance, de la fragmentation, ou de l'inexactitude des connaissances. C'est ce qu'on trouve chez un trop grand nombre d'instituteurs, et la plupart des cuistres de toute classe sociale. Le modèle du cuistre révolutionnaire fut Robespierre.

— Les artistes sont d'autres intellectuels qu'on voit souvent s'abandonner au courant révolutionnaire. Pourtant, on ne peut dire qu'ils soient prédisposés par situation. L'art a ses lois, comporte une technique et une pratique qui éveillent la compréhension. Si le révolutionnarisme envahit la pensée de beaucoup d'artistes, des romantiques aux décadents, des décadents aux cubistes et aux dadaïstes, cela se rattache plutôt à la question même des doctrines. L'art est fait pour exprimer ou évoquer. Les artistes révolutionnaires expriment la mentalité révolutionnaire bien plutôt qu'ils ne la créent.

— Quant aux politiciens révolutionnaires, il en est de deux sortes.

Les uns sont de simples brigands, généralement en collusion avec les ploutocrates démagogues, et prêts à tous les mauvais coups de ce brigandage particulier à demi légal, qu'est la basse politique.

Ils ne cherchent qu'à s'emparer de biens par des moyens quelconques. La Révolution leur paraît un de ces moyens. Notre « grande » révolution fourmilla de ces sortes de gens, ainsi fût-il de ces « pourris » qui gravitaient autour de Danton, des Tallien, des Barras, etc. Notre époque moderne n'en contient pas moins (affaires des lards, des grains, des rhums, des chèques Zalewski, etc.).

Les autres sont des agitateurs sincères, des Gracques à Robespierre et, peut-être, Lenine. Ce sont des révolutionnaires types, auxquels leur frénésie même et quelques talents oratoires donnent influence. Nous les retrouverons donc en décomposant les éléments de la psychologie révolutionnaire.

— Enfin un tableau même bref du monde révolutionnaire serait très incomplet si l'on ne mentionnait les Juifs.

Les Juifs n'ont pas inventé les révolutions ni la mentalité subversive. Mais ils les ont beaucoup cultivées. Ils constituent un milieu de propagation et de diffusion de toute première importance.

Nous en marquerons les raisons logiques et instinctives en étudiant dans un autre chapitre les prédisposés.

— Ayant ainsi noté, en une rapide description, les traits extérieurs des principaux types de révolutionnaires, cherchons à pénétrer plus avant dans leurs mentalités.

Voyons ce qu'il peut y avoir de commun entre des gens si divers, quels liens établissent une certaine psychologie révolutionnaire par laquelle ils se ressemblent.

## CHAPITRE II

# LES ÉLÉMENTS DE L'ESPRIT RÉVOLUTIONNAIRE

Si nous cherchons une définition, non plus simplement descriptive, mais explicative, de l'esprit révolutionnaire nous allons observer ceci :

*L'esprit révolutionnaire est le résultat d'une réaction brutale de la sensibilité et des instincts les plus primitifs en présence de certaines circonstances, réaction dominant l'intelligence et se l'asservissant.*

Pour bien saisir en quoi consiste la psychose révolutionnaire, il n'est pas inutile de rappeler brièvement comment se présente le fonctionnement, qu'on peut dire optimum, des esprits humains.

Nous avons fait dans un autre ouvrage [1] un exposé assez détaillé sur ce sujet. Nous donne-

1. *De l'organisation des activités humaines*. Nouvelle Librairie Nationale. Paris.

rons ici sur ce point un résumé en quelques mots.

Pour la commodité de l'exposé nous distinguons quatre éléments principaux, d'ailleurs intimement liés dans l'activité psychique.

La *sensibilité* est la faculté d'éprouver des sensations et sentiments. Nous reconnaissons d'abord une sensibilité *fondamentale,* comprenant les orientations soit égoïstes, soit altruistes des sentiments. Les premières sont, par nécessité vitale, prépondérantes en force et fréquence dans la sensibilité *spontanée.* Puis nous notons une sensibilité *seconde complexe* comprenant une part notable de logique instinctive, apprise ou réfléchie : tels sont le désir de perfection (bien ou morale, beau), les affectivités mystiques, le merveilleux, les idéals, les mythes. Les sentiments correspondants, tout en pouvant acquérir selon les cas une force très grande, voire prépondérante, sont moins spontanés que ceux de l'égoïsme vital.

Entre les désirs et les actes doit s'établir une *liaison.* Pour conduire à des actes utiles ce doit être une liaison logiquement satisfaisante. Celle-ci est réalisée soit par les *instincts,* les *intuitions,* les uns et les autres parfois très forts, mais jamais très nets chez les hommes ; soit par la *réflexion intelligente.*

La *volonté* transforme le désir en acte. Elle est *irréfléchie* si elle exprime la seule impulsion sensible spontanée. C'est alors l'impulsion sensitomotrice. Elle est *réfléchie* si l'impulsion à laquelle elle correspond est alliée à la réflexion, et si elle fait prévaloir les conclusions de cette dernière. Elle permet à l'individu d'agir selon ceux de ses sentiments qui ne sont pas nécessairement les plus violents spontanément.

L'*acte* est l'expression extérieure et la conclusion de la vie psychique.

Ces éléments psychologiques fondamentaux de l'activité humaine subissent à l'occasion des *modifications* momentanées ou durables.

Les premières sont principalement celles résultant de l'*imitation*, puis celles de la réunion en *foules*. Les foules ont une psychologie particulière, comportant un renforcement des éléments communs au plus grand nombre de leurs éléments, donc le renforcement des sentiments spontanés principalement.

Les modifications durables résultent de l'accroissement des *connaissances*, de l'*éducation*, et de l'*habitude*.

Enfin, et nous arrivons là devant un point capital pour notre présente étude, les facultés humaines individuelles sont beaucoup *trop débiles*, tant en perception qu'en compréhension

et raisonnement logique, pour permettre à chaque homme de se conduire avec sûreté dans le monde extérieur. Les instincts et intuitions sont trop imprécis chez les humains. Le raisonnement logique et volontaire est soumis à quantité de défaillances.

Les hommes n'ont pu se civiliser, c'est-à-dire perfectionner leurs activités, que par la *tradition des connaissances* acquises, transmises et accrues de l'un à l'autre. Ces connaissances s'expriment au point de vue pratique en règles de vie, en *disciplines*.

Le rôle des disciplines dans la vie des hommes est immense et *décisif*.

Elles aident celui qui veut penser à le faire convenablement. Elles lui fournissent des directives générales. Lorsqu'elles sont bonnes, elles lui évitent les erreurs de logique pure, ou celles résultant des influences passionnelles auxquelles toute pensée est accessible.

Puis elles fournissent au plus grand nombre d'individus des règles d'action sur les sujets pour lesquels ils n'ont pas le temps, ou surtout les capacités pour décider. Quand les hommes se déterminent selon la logique, c'est très souvent selon la logique des autres qu'ils le font. Cette logique acquise joue le rôle de filtrationdes désirs que la raison individuelle, pour

une cause ou une autre, n'obtiendrait pas.

Enfin les disciplines générales donnent aux foules des éléments intellectuels communs. Par là elles peuvent introduire quelque raison dans leurs décisions, autrement entièrement soumises aux impulsivités.

Les disciplines sont élaborées par les *élites,* les élites de fait bien entendu.

— Nous avons maintenant les éléments indispensables pour bien comprendre ce qu'est une mentalité révolutionnaire.

Le révolutionnaire est essentiellement celui qui n'est plus maître de régler ses sentiments, ses désirs ou ses passions.

Les hommes agissent *toujours* bien entendu *à partir de leurs sentiments.* Mais dans la meilleure forme, la plus saine, les impulsions sensibles sont *coordonnées* par la *réflexion volontaire,* si intelligence et volonté individuelles sont assez fortes ; ou bien par les *disciplines* traditionnelles dans le cas contraire.

Chez le révolutionnaire les passions sont trop fortes, ou l'intelligence trop bornée, ou la volonté trop faible. Les disciplines sont rejetées.

Nous verrons d'ailleurs, dans un autre chapitre, qu'à certains moments de la vie des nations les disciplines ont tendance à se dissoudre. Il ne faut pas confondre cela, insistons à nou-

veau sur ce point, avec le progrès des activités. Celui-ci ne se fait pas par une brusque dissolution totale des éléments acquis, mais par modifications rationnelles-expérimentales plus ou moins importantes, additives ou soustractives.

La psychologie révolutionnaire présentera donc d'abord une prédominance nette et dominatrice des éléments passionnels déréglés, libérés de la tutelle de la pensée logique et de la maîtrise de la volonté.

Mais, en outre, et c'est là ce qui rend la psychose révolutionnaire très remarquable, il y a domination de l'intelligence par les éléments passionnels.

C'est que les hommes s'efforcent plus ou moins de raisonner ou prétendent le faire. L'instinct logique est assez fort pour qu'ils cherchent au moins à *expliquer* leurs actions, à défaut de pouvoir les raisonner d'avance ; à couvrir du prétexte de théories leurs impulsivités.

La pensée révolutionnaire, non seulement ne cherche plus la coordination et la satisfaction des désirs selon les voies rationnelles-expérimentales, cas normal ou optimum. Mais elle construit des enchaînements qui ont pour but de justifier tels penchants et tels actes. Nous verrons dans un prochain chapitre quel genre d'enchaînements elle bâtit. La pensée révolu-

tionnaire est serve des passions. Au lieu de les dominer et coordonner, elle les exprime dans leur désordre premier.

Naturellement de tels phénomènes psychiques ne sont possibles qu'avec l'affaiblissement ou l'annulation de la volonté libre.

— Tels seraient ainsi les traits essentiels du caractère révolutionnaire.

Si ces considérations sont exactes, nous allons les voir concorder dans le détail avec les faits. Et nous pourrons examiner en même temps, avec plus de particularités et de précision, les conséquences qu'elles comportent.

Nous examinerons les manifestations de la *sensibilité,* c'est-à-dire les sentiments révolutionnaires ; puis celles de l'intelligence, soit les *théories ;* celles de la *volonté.* Nous rechercherons quels sont les caractères naturellement *prédisposés* à la psychose révolutionnaire. Enfin nous observerons pourquoi la mentalité révolutionnaire tend à prédominer à certains moments de la vie des nations, en présence de certaines *circonstances,* matérielles ou immatérielles.

## CHAPITRE III

# LES SENTIMENTS RÉVOLUTIONNAIRES

La sensibilité révolutionnaire étant libérée, — libérée de l'intelligence, libérée de la volonté, libérée des disciplines mentales et morales — on y trouve pêle-mêle toute la gamme des sentiments.

Mais selon la nature des choses et celle des hommes, en général, ce sont les sentiments à base d'égoïsme direct qui sont les plus spontanés, les plus violents en moyenne, le plus fréquemment agissant quand aucune règle ne vient les réfréner.

Quelle que soit l'origine de l'homme, les conditions matérielles et mentales de la vie ne lui permettent de continuer à vivre que si, comme les autres êtres vivants, il prend soin de lui même contre les forces extérieures, en grande majorité ennemies. De là la force spontanée, instinctive, des sentiments égoïstes, spécialement

des plus simples, des plus animaux, des plus brutaux.

Les sentiments altruistes, soit de cet altruisme qui est seulement un égoïsme réfléchi en autrui, soit de l'altruisme sincère, sont de plus faible intensité en moyenne. De même des aspirations vers le bien, la morale, le beau, notions qui sont à base de pensée réfléchie. Appartenant à la sensibilité seconde complexe, ces sentiments ont moins de force *spontanée* que les instincts brutaux et l'égoïsme. Ils ne peuvent dominer ceux-ci qu'à l'aide de l'intelligence, de la volonté, et de l'organisation intellectuelle. C'est justement ce qu'arrête et empêche la psychose révolutionnaire qui paralyse ou devie l'intelligence et la volonté, et détruit l'organisation intellectuelle.

Aussi en révolution trouve-t-on bien, largement débridés, et agissant au premier plan, les sentiments les plus lourds, les plus animaux.

On les trouve d'autant plus qu'en toute révolution la lie populaire remonte aussitôt à la surface. De quoi était composé ce « peuple » qui, durant la Révolution française, pénétrait dans les assemblées, dictait aux députés ce qu'ils devaient dire, les décisions qu'ils devaient prendre, envahissait Versailles ou le Louvre, y massacrait les gardes en proférant et mettant à

exécution des menaces affreuses, promenait des têtes au bout des piques, assistait avec joie aux guillotinades, incendiait, massacrait ou pendait lui-même? Qu'était-ce autre chose, pour une très forte part, qu'un ramassis de brigands, et de prostituées ? De telles gens il ne fallait pas attendre plus que les instincts premiers de la bête humaine. Et ce sont ces instincts qu'ils manifestèrent.

Mais ils ne furent pas seuls à les manifester. On retrouve les mêmes penchants, en de telles époques, chez presque tous les individus entraînés par le même mouvement anarchique. Et ces penchants existent de même, mais à l'état latent, chez tous en général, dans les périodes calmes, mais alors en partie endigués, contenus, par les divers freins matériels ou moraux, sociaux ou individuels.

Toutefois les sentiments à base d'égoïsme ne sont pas les seuls sentiments *spontanés* de l'être humain. Les affectivités, les altruismes, disions-nous, existent aussi à l'état instinctif. Aussi les voit-on surgir encore dans les périodes de désordre mental et social. Ils sont seulement plus rares, si on les veut à l'état sincère et suffisamment forts pour prévaloir, au moins un moment, dans la vie psychique de l'individu.

Enfin le passage d'un sentiment à un autre se

fait chez les révolutionnaires avec une brusquerie, déconcertante pour qui n'est pas en possession d'une bonne connaissance de cette psychologie spéciale. Les sentiments se suivent en effet dans la pensée humaine au gré des images successives et des associations d'idées. Si l'on a tari, d'une façon ou d'une autre, le raisonnement logique volontaire, le passage d'un sentiment à son contraire n'est arrêté par aucune barrière intérieure. Il se produit dès que les circonstances le permettent ou le suscitent.

Les foules révolutionnaires présentent naturellement au plus haut point ces particularités. En toute foule, à quelqu'époque qu'on la considère, les individus qui la composent tendent à se réunir mentalement les uns aux autres par les éléments psychiques qu'ils ont de commun. Dans une foule hétérogène, c'est-à-dire constituée d'individus ayant connaissances, caractères, préoccupations différentes, ce qu'il y a de commun ce sont les sentiments, et surtout les plus simples, les plus fondamentaux. La pensée réfléchie est chose trop individuelle, s'appuyant avec les connaissances acquises. Quand il y a des disciplines communes, celles-ci établissent une liaison intellectuelle de caractère logique. Mais les foules révolutionnaires n'ont plus de disciplines mentales, tout au plus quelques sur-

vivances. Elles sont donc essentiellement et violemment impulsives.

Si nous examinons les divers sentiments prévalant dans les révolutions, nous trouverons donc sans surprise au premier plan, et avec des intensités presque égales : l'appétit pour les possessions matérielles ; l'exaltation du moi en orgueil, avec ses accessoires l'envie, l'égalitarisme, etc. ; puis la cruauté, l'instinct sexuel, la paresse ; d'autre part, mais bien moins forts et plus rares, les sentiments altruistes ; le tout couronné de mysticisme et de merveilleux.

— La révolution, c'est le vol. Toutes les révolutions sont faites en vue d'un transfert de biens, ou ont un tel résultat (qu'on cherche plus tard à stabiliser, à rendre définitif en recréant un nouvel ordre). On peut colorer cela de divers prétextes. Nous verrons comment en étudiant les théories. Mais voler, se saisir de biens matériels, est un des tout premiers instincts de la bête humaine lâchée par la révolution.

Le même acte, en petit et en temps ordinaire est un larcin qu'on condamne ; en grand, c'est une révolution, qui trouve des thuriféraires et des exégètes fertiles en explications admiratives. Aussi une révolution a-t-elle pour alliés, d'avance et sûrement, tous les voleurs avoués, déjà nombreux, et latents, bien plus nombreux

encore ; enfin les parasites étrangers, métèques et juifs. Les uns et les autres se précipitent vers elle avec enthousiasme. Leur appétit révolutionnaire ne commence à se calmer que lorsqu'ils ont acquis des biens.

On vole la terre, premier bien des humains. On la déclare au moindre prétexte « bien national » sous la Révolution française, on la « nationalise » avec la révolution bolchevique. Dans l'un et l'autre cas, les biens nationaux ou nationalisés sont finalement destinés à des particuliers. On vole dans les maisons, les châteaux, qu'on pille. On vole les biens du trésor ou de la couronne, dont on vend les joyaux. Cela s'est passé ainsi sous la Révolution française, en plus petit sous la Commune, et de nouveau largement avec la révolution russe, à ne parler que de ces révolutions là.

Si l'on est investi d'une fonction quelconque, on pille, détourne, vole les deniers publics dont on a la garde. Les prévarications furent innombrables pendant la révolution française. La révolution russe en présente naturellement tout autant et plus ; toutefois, en Russie, il faut reconnaître que ce genre de faits se rencontre un peu en tout régime ; la révolution n'a fait qu'en accroître la fréquence et l'intensité.

Lorsqu'on a énormément volé, qu'on a

échappé aux rares sanctions, ou aux bien plus fréquents et dangereux accidents de la politique révolutionnaire, on devient finalement un homme riche, puissant, voire honoré ; on s'appelle Barras, Fouché, Merlin de Thionville, Tallien, Chabot, Bazire, Boursault, Barrère, etc. etc., ou bientôt Trotzky et autres.

Comment cela ne tenterait-il pas bon nombre de gens, manœuvres, petits fonctionnaires, obsédés par la gène, ou petits propriétaires, comme ceux dont nous avons parlé au début, voire des gens bien plus aisés. Et l'on comprend alors déjà une des raisons pour lesquelles les révolutions ont tant d'adeptes et d'admirateurs.

— Le débordement de l'orgueil est une autre caractéristique révolutionnaire. Sentiment courant mais contenu par mille contraintes en temps ordinaire, l'exaltation révolutionnaire de l'individu lui laisse le champ libre. Il prend alors des proportions remarquables en nombre de cas, et tantôt s'étale seulement avec complaisance, tantôt s'affirme avec fureur.

On sait la vanité immense de Rousseau. Nul homme n'avait été et n'était meilleur que lui, prétendait-il. Il se croyait destiné, par ses talents et son mérite extraordinaire, à réformer le monde. Cela s'accompagnait naturellement d'une envie, d'une rage terribles contre la classe dirigeante de

l'époque qui avait la naïveté de l'accueillir, de l'héberger, de le choyer.

Robespierre est un autre maniaque de l'orgueil. Type achevé du cuistre, son amour-propre déjà coriace sous l'ancien régime, se trouve recuit au début de la Révolution ; car ses discours rencontrent d'abord peu d'écho dans les assemblées. Aussi quand la faveur populaire le porte au pouvoir, en fait un dictateur, un prophète, un grand prêtre, un demi-dieu, quand on lui écrit qu'il est « l'unique émule du Romain Fabricius », qu'il est « l'immortel défenseur des droits du peuple », ou encore « le Messie que l'Être éternel a promis pour réformer toute chose », sa vanité s'enfle au point de ne plus connaître de limites. Il emploie son pouvoir nouveau à la satisfaire. « Ceux qui furent particulièrement en but à la rage du tyran, ce furent les hommes de lettres. Contre eux, en Robespierre, la jalousie d'un confrère se mêlait à la fureur de l'oppresseur ; car la haine dont il les poursuivait s'animait moins de leur résistance à son despotisme que du talent dont ils avaient éclipsé le sien. » Quant à ses collègues du Comité de Salut Public, il les traitait avec désinvolture ou raideur.

Les représentants en mission avaient, avec les autres vices, l'orgueil de sultans asiatiques. Un

modèle du genre fut ce Lebon, représentant à Arras et Cambrai. Affublé de son costume de représentant, chapeau Henri IV, panache tricolore, écharpe flottante et sabre traînant, il réclamait une soumission, un respect plus grands que n'en demanda jamais aucun roi ni grand seigneur de France. « A un membre de la municipalité de Cambrai qui, interpellé par lui, n'a pas baissé les yeux, qui lui a répondu brièvement, qui à une question posée deux fois dans les mêmes termes, a osé répondre deux fois dans les mêmes termes : « Tais-toi ; tu me *despectes,* dit-il, tu manques à la représentation nationale ». Séance tenante il destitue l'homme, l'envoie en prison. Il brutalise, fait emprisonner ceux qui, même dans la rue, en passant, ont éveillé en lui le moindre soupçon du plus léger irrespect, fût-ce des femmes, des enfants.

Les révolutionnaires modernes ne le cèdent en rien pour l'orgueil à ceux d'il y a un siècle. Les bolcheviks russes veulent « régénérer le monde », alors qu'ils ne sont pas capables d'administrer et utiliser les biens de leur propre pays. Lenine n'a pas moins d'outrecuidance qu'un Robespierre. Les harangues des bolcheviks, leurs notes diplomatiques sont rédigées sur un ton insolent tout pareil à celui des Jacobins et de tous les révolutionnaires en général.

On saisit encore mieux quelle part de bouffissure orgueilleuse et quels désirs secrets animent les âmes révolutionnaires si l'on considère ce que sont devenus ceux des Jacobins qui survécurent jusqu'à l'Empire.

M. Madelin écrit : « Dans le seul comité de l'an III, état-major du parti thermidorien, on trouve un futur prince, 15 futurs comtes, 5 futurs barons, 7 futurs sénateurs de l'Empire, 6 futurs conseillers d'Etat et à côté d'eux, à la Convention, on rencontre, du futur duc d'Otrante au futur comte Regnault, 50 démocrates qui avant quinze ans posséderont titres, armoiries, panaches, carrosses, dotations, majorats, hôtels et châteaux. Fouché mourra avec quinze millions. »

C'étaient ces individus-là qui, révolutionnaires, se déclaraient assoiffés d'égalité et qui n'étaient en réalité que désireux de trouver la première occasion de satisfaire leur orgueil ou leur vanité avec leurs autres appétits.

On a raconté que, sous la Commune de 1871, certains membres du haut personnel de ce régime éphémère s'étaient empressés de se faire tailler des uniformes. Les fournisseurs ayant facturé des prix plus élevés que sous le second Empire, il leur en fut fait observation. Ils répondirent qu'ils avaient dû agir ainsi parce que

les nouveaux uniformes comportaient beaucoup plus de dorures et galons que les anciens.

L'orgueil révolutionnaire traîne avec lui une envie frénétique de tout ce qui peut se trouver au-dessus de l'individu qui en est animé. Contre les supériorités, quelles qu'elles soient, on brandit le dogme de l'égalité. Celle-ci n'est qu'un principe de démolition. Jamais aucun de ceux qui parlent d'égalité n'a eu le désir de voir régner celle-ci. Jamais aucune révolution ne l'a pratiquée.

La rage envieuse se porte d'abord naturellement sur les inégalités sociales, les renverse et crée d'autres inégalités. Au nom de l'égalité on guillotine et traque « l'aristocrate » après 1789, en France, et le « bourjoui », après 1917 en Russie. C'est l'orgueil qui se venge. L'aristocrate ou le bourgeois ne sont déclarés égaux que dans la théorie vague. En France les « aristocrates », quand ils ne sont pas déportés, emprisonnés, ou guillotinés, sont astreints à se présenter chaque jour à la municipalité, privés de droits politiques, exclus des fonctions publiques. Saint-Just déclare dans ses rapports qu'il faut les assimiler aux galériens, les embrigader pour les faire travailler aux routes; « la justice condamne les ennemis du peuple... à un esclavage éternel... Il serait juste que le peuple régnât à son

tour sur ses oppresseurs, et que la sueur baignât l'orgueil de leur front. » La révolution bolchevique refait exactement la même chose avec les « bourgeois ». Ils sont aussi privés de droits civiques, placés dans la 3e classe de citoyens, celle qui ne reçoit presque pas à manger, obligés de balayer les rues de Pétrograd, etc.

Et cette haine s'adresse non seulement au rang, à la fortune qu'on s'efforce de détruire, mais aussi à la supériorité intellectuelle ou morale. — « La République n'avait pas besoin de savants » — et les faisait périr. Le bolchevisme place dans la classe paria les professeurs et autres intellectuels. En pareil temps il est mauvais de se signaler à l'envie par quoi que ce soit, fût-ce par ses vertus. Il se trouve toujours des gens pour être las, comme l'athénien bannissant Aristide, de vous entendre qualifier de « juste ».

— Le goût de la cruauté, le plaisir de détruire sont des instincts ancestraux particulièrement profonds et forts. En temps d'activité ordonnée ils sont contenus par les lois et les règles morales. Mais en période de débridement des passions ils doivent remonter tout aussitôt à la surface des caractères.

La force de tels instincts, qui surprend tout d'abord chez des civilisés, est cependant aisée à saisir. Les hommes en leur état premier de na-

ture ont, comme tous les autres êtres vivants, à lutter contre trop d'ennemis, contre trop de forces contraires. Il leur faut une réaction spontanée, instinctive, contre tout ce qui tend à les détruire. Sans quoi ils succomberaient. Aussi ont-ils, comme tous les autres êtres, un instinct qui les porte à dominer les forces adverses, animées ou inanimées ; et pour mieux se prouver leur domination, pour mieux s'assurer l'innocuité de telles forces, à les anéantir. Cela est particulièrement net chez les enfants qui détruisent non seulement par inconscience, mais par goût, par plaisir. Les jeunes animaux font de même, surtout dans les espèces de proie (chiens, chats, par exemple, etc.). La pitié, à peu près inexistante chez les animaux, semble avoir une certaine force première chez les humains ; mais bien faible à côté des autres instincts. Il faut l'organisation morale pour la développer.

Les révolutionnaires qui, intellectuellement parlant, sont des gens en grande partie retombés en enfance, manifestent les sentiments de cruauté, le plaisir de détruire.

Les exemples de la cruauté révolutionnaire sont innombrables. On tue et martyrise, en pareille époque, à toute occasion, de toute façon, tantôt par brusque violence au cours d'une émeute ou d'une bagarre, tantôt froidement et

par décision bien arrêtée. De cette seconde manière agissent les tribunaux révolutionnaires ; ainsi préméditent leurs coups les « justiciers » populaires. « Triple n... de D..., disait un fédéré du Midi, je ne suis pas venu de 180 lieues pour ne pas f... 180 têtes au bout de ma pique. »

Et constamment le plaisir de tuer apparaît. Examinons, entre bien d'autres tueries parisiennes ou provinciales, les massacres de Septembre. Très vite l'affaire est devenue un spectacle « amusant ». On a placé des bancs pour les « messieurs » et pour les « dames ». On boit, on fait ripaille. A l'Abbaye « un tueur se plaint de ce que les aristocrates meurent trop vite et de ce que les premiers ont seuls le plaisir de les frapper », et l'on dispose les choses pour faire durer le plaisir. Au même lieu « un ancien soldat enfonce son sabre dans le flanc de l'adjudant général de la Leu, plonge sa main dans l'ouverture, arrache le cœur et le porte à sa bouche comme pour le dévorer. — Le sang dit un témoin oculaire dégouttait de sa bouche et lui faisait une sorte de moustache. » A la Force, M. de Rulhières est déchiqueté lentement et « dépouillé jusqu'aux entrailles ». M$^{me}$ de Lamballe étant morte trop vite, c'est sur son cadavre que l'on s'acharne.

Et il faut bien noter que ces massacreurs ne

sont pas des brigands ou des assassins de toujours. Il y a de telles gens assurément parmi eux. Mais il y a aussi, et sans doute plus encore, des hommes et des femmes de caractère moyen. Les documents montrent des ouvriers, des petits boutiquiers, etc.

Et le même peuple moyen renouvelle ces atrocités à Paris comme en province, ou en invente de pires comme à Nantes, à Arras, à Avignon, etc...

Certains types de révolutionnaires sont demeurés comme incarnant le goût de la cruauté. Et si d'aucuns comme Marat, avec sa face de « crapeau livide » et sa perpétuelle fureur meurtrière, semblent plutôt des maniaques, d'autres sont au contraire des gens qui, dans la vie civilisée, ne se fussent signalés par rien de particulier.

Fouquier-Tinville, l'accusateur public du Tribunal révolutionnaire était précédemment un magistrat réputé par sa douceur. Vient la révolution : il fait « exécuter tous les suspects qu'on lui désigne et trahit sans scrupules ses anciens protecteurs. Dès que l'un d'eux tombe du pouvoir : Camille Desmoulins, Danton, ou tout autre, il requiert contre lui ».

De Billaud-Varenne, autre modèle du genre, on a tracé ce portrait typique : « En ces heures

de colères fécondes, d'angoisses héroïques, il reste calme, s'acquittant méthodiquement de sa besogne et cette besogne est effroyable ; il paraît, officiellement, aux massacres de l'Abbaye, félicite les égorgeurs et leur promet salaire ; sur quoi, il rentre chez soi, comme s'il revenait de la promenade. Le voici présidant le club des Jacobins, présidant la Convention, membre du Comité de Salut Public : il traîne les Girondins à l'échafaud, il y traîne la reine, il y traîne son ancien patron, Danton, qui a dit de lui : « Billaud a un poignard sous la langue. » Il approuve les canonnades de Lyon, les noyades de Nantes, les fournées d'Arras ; il organise l'impitoyable commission d'Orange ; il est des lois de Prairial, il stimule Fouquier-Tinville ; sur tous les décrets de mort son nom se retrouve, souvent le premier : il signe avant ses collègues, il est sans pitié, sans émotion, sans enthousiasme : quand les autres s'effarent, hésitent, reculent, lui va son train, parlant par sentences ampoulées, « secouant sa crinière de lion » ; car pour mettre sa face impassible et froide en harmonie avec les exubérances qui l'entourent, il s'affuble maintenant d'une perruque jaune qui ferait rire sur toute autre tête que sur la tête sinistre de Billaud-Varenne. Quand Robespierre, Saint-Just et Couthon sont menacés à leur tour, il les aban-

donne, passe à l'adversaire, les pousse sous la hache... Pourquoi ? dans quel but ? On ne sait pas : il n'est ambitieux de rien ; il n'a désir ni d'argent, ni de puissance. »

Pour être exact il faut noter que dans les cruautés des révolutionnaires, et surtout des chefs révolutionnaires, la peur intervient pour une forte part. La peur n'est pas un sentiment spécifiquement créateur de révolutions. Mais une fois une révolution commencée elle joue un grand rôle. Tous les conventionnels, les membres du Comité de Salut public etc., se redoutaient les uns les autres et faisaient exécuter leurs adversaires ou leurs collègues en quelque sorte par précaution.

La révolution bolchevique n'est pas inférieure naturellement à la nôtre pour la tuerie. Et les démocrates russes auront désormais d'aussi « glorieux ancêtres » révolutionnaires que les démocrates français. Le massacre du tzar et de sa famille, connu avec quelques détails, en est un épisode marquant. Mais là aussi, partout où l'on a pu égorger, fusiller, martyriser du « bourjoui », on n'a pas manqué de le faire, et les bourreaux mandchous ont été à même d'introduire dans ces tortures des raffinements asiatiques.

Le même instinct s'attaquant aux choses

donne ce plaisir de détruire si net dans beaucoup de races, Arabes des invasions, Huns, Allemands, etc. Existant à quelque degré chez tous les humains (très net, disions-nous, chez les enfants), il se montre à nu en temps de révolution. Les révolutionnaires détruisent souvent parce que leur haine se reporte de telles ou telles gens sur les choses qui les rappellent ; mais aussi et non moins, comme ils tuent, pour le plaisir. Ainsi Paris porte encore les marques des stupides incendies allumés par les Communards de 1871 et qui firent disparaître ou mutilèrent de splendides monuments (Tuileries, Cour des Comptes, colonne Vendôme).

— L'instinct sexuel, facilement tourné en érotisme, joue un rôle extrêmement grand dans la psychologie révolutionnaire.

Instinct très violent, il n'est ordonné dans la vie civilisée selon la constitution de la famille et le règlement des mœurs qu'avec peine et très partiellement. L'on peut dire qu'une des contraintes sociales qui pèsent le plus aux humains est celle imposant quelques limites au libertinage. Il serait exagéré et faux de considérer avec les psychanalystes que toute la psychologie humaine a l'instinct sexuel pour base première. Par contre il est très certain que toute théorie subversive, tout parti, toute occasion

de désordre social ont dans la pensée des hommes l'instinct sexuel pour allié. C'est un très efficace allié. Le mot de « libertin », il y a deux siècles, a signifié partisan de la liberté philosophique ; puis est venu, par l'usage que tendaient à faire de celle-ci les libertins, à se rapporter à la liberté des mœurs. Dans l'époque moderne on peut croire, sans crainte d'erreur, que beaucoup de gens à tendances plus ou moins révolutionnaires, doivent cette orientation de pensées à leur goût pour des mœurs libres et à leur désir de pouvoir le satisfaire. Tous les fomenteurs de révolution, quelque peu habiles (les juifs entre autres) ne manquent pas de faire appel de façon dissimulée ou claire, à l'érotisme. Les partis d'ordre, dont on craint un règlement plus sévère des mœurs, ont ainsi contre eux un élément psychologique des plus importants.

Dans les temps révolutionnaires, la dissolution des mœurs devra donc être grande. C'est bien ce qui a lieu. Les études impartiales sur la société française sous la Révolution, particulièrement sous le Directoire, en donnent des tableaux suffisants.

Dans une époque où le meurtre est incessant, on trouve la cruauté et l'érotisme constamment réunis en sadisme.

C'est un plaisir spécial de cette nature que

trouvaient les masses populaires à entendre et à se redire les calomnies les plus abracadabrantes sur les mœurs de la reine Marie-Antoinette, et de même de la joie toute particulière qu'elles éprouvèrent de son exécution.

Quand la justice populaire, c'est-à-dire les égorgeurs amateurs, consommaient l'exécution de femmes, il était rare que celle-ci ne se terminât point en scène de sadisme. On sait quelles furent celles qui eurent lieu à la mort de Mme de Lamballe, et dont son cadavre ou les fragments de celui-ci furent le jouet.

A Nantes, Carrier procédant aux noyades célèbres, faisait lier et périr ensemble un religieux et une religieuse. C'était ce qu'il appelait faire des mariages. Il y trouvait un supplément de plaisir avec ce sentiment lubrique qu'excite particulièrement l'idée de personnes ayant fait vœu de chasteté.

Chez les Russes, gens d'instinct sexuel violent et de mœurs généralement relâchées, le débordement révolutionnaire a nécessairement donné lieu à une immoralité générale entremêlée de scènes sadiques.

Lorsque les bolcheviks s'emparèrent du Palais d'hiver, celui-ci était principalement défendu par le bataillon de femmes, une création du déséquilibre féministe et révolutionnaire. Les sol-

dats bolchéviques victorieux se saisirent de ces amazones improvisées, les entraînèrent dans les casernes et se livrèrent à toutes les fantaisies érotiques concevables, entremêlées de tortures.

Gorki a raconté dans son journal, *Novoya Jiszn*, que des soldats révolutionnaires des provinces méridionales emmenaient avec eux des femmes en esclavage.

On n'a pas encore élucidé jusqu'à quel point la « nationalisation des femmes » par les communistes de Saratof avait été vraiment réalisée ou non. Toutefois on peut être assuré que la chose fut au moins dans l'esprit de bon nombre de révolutionnaires russes.

— La paresse est une passion négative. Mais c'est une passion essentiellement révolutionnaire. Nous avons noté qu'en période non immédiatement révolutionnaire, comme le temps présent, les ouvriers paresseux se trouvent être très généralement des révolutionnaires ou des prédisposés. Inversement la révolution généralise la paresse. Dans les Ateliers Nationaux de 1848 on ne faisait rien ou pas grand'chose. Les ateliers bolchéviks ont une productivité qui souvent n'a pas dépassé le dixième de ce que ces mêmes ateliers donnaient avant la révolution. Les chefs bolchéviks ont pourtant essayé des moyens de coercition les plus violents. Ils dis-

posent des mitrailleuses, et de la maigre pitence révolutionnaire. Ils peuvent mettre en mouvement les unes et retirer ou réduire l'autre. Malgré tout, la fainéantise est tellement dans les sources premières des théories, tellement dans le concept révolutionnaire même, que l'ouvrier révolutionnaire a le plus grand mal à travailler. Il n'a pas de goût à la besogne. Travailler n'est pas révolutionnaire. C'est réactionnaire, bourgeois, ou aristocrate suivant la qualification préférée à l'époque. Ainsi de tout effort, toute maîtrise de soi.

— La sensibilité révolutionnaire de façon générale se montre en effet l'ennemie de *toute contrainte quelconque*. Là est une des clés de cette mentalité. La colère révolutionnaire suggérée par une contrainte, une contrariété, n'est pas la réaction, humainement utile, de l'individu qui cherche avec force, mais avec bon sens, à améliorer son sort. C'est la colère instinctive, animale, qui se porte sur la cause la plus apparente pour un examen grossier, la plus proche de la contrariété. Et nous verrons au chapitre suivant que les théories qui l'expriment ne vont pas plus loin non plus. Par exemple en période de disette — et toute époque révolutionnaire est une période de disette — il est très dangereux de détenir soit pour son commerce, soit par ses fonc-

tions des denrées alimentaires. En effet on est amené à ne livrer qu'à un prix élevé ou, tout au moins, en petite quantité les denrées impérieusement réclamées. On suscite ainsi des colères, et des colères révolutionnaires, c'est-à-dire inintelligentes. Elles vous prennent tout aussitôt pour point de mire puisque vous êtes la cause la plus proche des contrariétés provoquées. Vous êtes « accapareur » à Paris, au temps des Jacobins, « spéculateur » en Bolchévie. On ne s'occupe pas de savoir si la raréfaction des denrées est due au désordre, à la loi maladroite du maximum, ou à la stupidité de l'organisation communiste.

C'est la mentalité du gosse qui s'est heurté douloureusement contre un meuble, crie : « Sale meuble, va ! » et demande qu'on frappe la cause apparente de son mal, alors que la cause réelle est sa maladresse. Le révolutionnaire dont l'intelligence est affaiblie, et qui est retombé en enfance mentalement parlant, agit de même.

Les diverses contraintes sociales, et particulièrement la hiérarchie, la législation, heurtent toujours en quelque manière les instincts premiers des humains ; car les humains ne sont pas des êtres complètement ni parfaitement sociables. Lorsque les circonstances générales le permettent, cela entraîne et développe de nom-

breuses colères révolutionnaires. Le désir d'une anarchie plus ou moins radicale gagne les esprits et dure autant que les contraintes sociales subsistent. Que celles-ci viennent à tomber, comme les humains ne sont pas plutôt parfaitement anarchiques que parfaitement sociaux, c'est l'anarchie qui commence à gêner. Avec la même impulsivité, c'est le désir d'ordre, de soumission qui prévaut dans les esprits déréglés. Alors on fait un « tyran » dans la Grèce Antique, un Napoléon en France, et quelque Lenine en Russie.

— Les sentiments révolutionnaires que nous venons d'étudier se rattachent tous à l'égoïsme. Mais ce serait une erreur de croire que l'altruisme sincère, la générosité, la bonté réelles ne se manifestent pas dans les âmes en tel état psychologique. Tout au contraire. Puisqu'il s'agit ici d'une sensibilité tout impulsive on doit voir apparaître tous les sentiments, ceux de l'altruisme sincère également. Seulement, par nécessité vitale, ils sont, ne l'oublions pas, *moins forts* et *plus rares* dans l'âme humaine. Il faut donc s'attendre ici à les rencontrer bien moins fréquemment pour ce qui est de l'altruisme se rapportant aux personnes. L'altruisme envers des idées, — soit l'enthousiasme, le dévouement pour elles — est au contraire assez fréquent et puissant.

Des cas d'altruisme réel envers les personnes ne sont pas difficiles à trouver en époque révolutionnaire. Et comme on va le voir ils surgissent avec une brusquerie caractéristique. Les sentiments en effet, ne se succèdent pas dans la vie psychique par liaison logique nécessaire, mais par assimilations, associations d'idées ou d'images. Deux pensées rationnelles-expérimentales, liées l'une à l'autre en quelque point doivent s'enchaîner logiquement. Cela n'est pas nécessaire pour deux sentiments.

En août 1792, des prêtres insermentés et bannis descendent la Seine par navires en plusieurs convois. En passant à Quillebeuf l'un des convois est arrêté. Le bruit s'est répandu que les prêtres vont rejoindre les ennemis de la patrie et sont armés.

Une foule furieuse monte à l'abordage. Toutefois, examen fait du navire et de ses passagers, la colère des assaillants se calme, et « l'un des plus terribles, barbier de son état, voyant les barbes longues de ces pauvres prêtres, s'est radouci à l'instant, a tiré sa trousse, et, complaisamment, s'est mis à raser pendant plusieurs heures ».

Nous avons fait allusion aux massacres de l'Abbaye. Complétons donc la notation psychologique en citant, d'après Taine, quelques-uns

des traits de bonté dont le même lieu de carnage était aussi le théâtre : « Un fédéré apprenant que depuis vingt-six heures on avait laissé les détenus sans eau, voulait absolument « exterminer » le guichetier négligent et l'eût fait sans « les supplications des détenus eux-mêmes ». « Lorsqu'un prisonnier est acquitté, gardes et tueurs, tout le monde l'embrasse avec transport. Chacun veut faire la conduite au prisonnier... Deux tueurs, encore couverts de sang et qui ramènent le chevalier de Bertrand, insistent pour monter avec lui, afin de contempler la joie de sa famille... Une fois entrés, ils attendent au salon, discrètement, jusqu'à ce qu'on ait préparé les dames ; le bonheur dont ils sont témoins les attendrit... Des « mégères », qui battaient des mains aux meurtres précédents, arrêtent « avec violence » les gardes qui, sans précautions, font marcher Weber en bas de soie blancs à travers les flaques rouges ».

Seulement, il faut bien le noter, ces explosions de bonté ne sont pas durables. La sauvagerie reprend le dessus. Pour quelques attendrissements, les tueurs de Septembre n'en continuent pas moins de tuer.

Lors des journées d'Octobre la foule de brigands et d'inconscients qui devaient ramener la famille royale de Versailles à Paris, avait déjà

massacré quelques gardes françaises, envahi une partie du palais. Elle voulait à toute force arriver jusqu'à la reine, contre laquelle les plus terribles et ignobles menaces étaient proférées. Mais La Fayette, alors en pleine popularité, paraît avec cette reine détestée, et, en grande cérémonie, lui baise la main devant tous. Aussitôt délire d'enthousiasme en faveur de celle qu'un instant avant on voulait déchirer. Mais enthousiasme passager. Le martyre vint seulement plus tard.

Quand on connaîtra mieux la révolution russe on pourra citer une foule d'exemples de ce genre. Car le peuple russe, grossier et brutal par certains côtés, a une grande bonté spontanée qui doit se faire jour, par instants, auprès des autres sentiments en périodes de désordre.

L'enthousiasme, le dévouement aux idées ont été fréquents parmi les révolutionnaires français de 1789.

Ces idées étant individualistes en leur origine première, le dévouement pour elles contient quelque chose du simple égoïsme. Mais s'il y a vraiment sacrifice, il y a aussi acte non égoïste dans le fait, et parfois dans l'intention.

Il faut d'ailleurs bien noter qu'un tel sacrifice ne fut pas aussi fréquent qu'on pourrait le croire. Beaucoup des célèbres « volontaires »

étaient attirés par bien d'autres sentiments que le sacrifice à un idéal.

Chez les Russes le dévouement révolutionnaire semble avoir été bien plus rare. Les Russes sont sans doute trop abouliques même pour cela.

— Ce qui tend à disparaître en révolution, ce sont les sentiments les plus délicats de la sensibilité. Les aspirations vers le bien moral, vers le beau, les raffinements de pensée et de caractère. Et cela est aisé à comprendre. Car ces sentiments comportent une forte part d'intervention de la pensée logique et de la volonté réfléchie, pour les dégager et les faire prévaloir sur les instincts premiers et brutaux.

Aussi trop de recherche dans les goûts, les pensées, le langage, le vêtement était déclaré aristocrate ou muscadin. Cela pouvait, au bon moment, vous faire couper la tête. Le bon b... de sans-culottes devait être sale, mal vêtu, grossier. *Idem*, du bolchevik. Et cela n'est pas, ou pas seulement, l'effet de la réaction contre les habitudes de la classe combattue. C'est dans la mentalité révolutionnaire même. Des délicatesses morales, des raffinements de civilisé ne sont pas dans la nature première et bestiale. C'est à celle-ci, dans les principes et dans le fait, que retourne le révolutionnaire.

— Un penchant psychologique que la révolution ne fait que rendre plus vif est celui qui entraîne vers le merveilleux. Le goût pour le merveilleux, toujours latent chez les humains, très fort chez la plupart, est assez difficilement contenu par la réflexion volontaire, ou réglementé par les religions.

Le merveilleux, rappelons-le, est une construction à partir des aspirations de la sensibilité ; mais, à la différence du beau, c'est une construction *illogique*. Il est surnaturel. Il s'exprime en idéal, en mythes. Le mysticisme est l'extase qui y correspond.

L'imagination peut donc construire du merveilleux à partir de n'importe quel sentiment.

La mentalité révolutionnaire, libérant l'esprit des contraintes de la logique, laisse libre cours à l'imagination et au merveilleux.

Aussi, nulle époque n'est plus féconde qu'une époque révolutionnaire, en fables, voire les plus absurdes, en enthousiasmes pour des concepts irréels, etc. A nul moment la crédulité n'est plus grande.

Avec une facilité extraordinaire les racontars les plus invraisemblables étaient dans la Révolution française acceptés par les masses. Tantôt c'était sur la famille royale, tantôt sur le sort des armées, etc.

D'autre part les concepts révolutionnaires, la Liberté, l'Égalité, la République, etc., étaient marqués, se coloraient dans les esprits spontanément (et aussi nous le verrons plus loin sous l'action des théories) d'un caractère surnaturel, divin. Les hommes eux-mêmes étaient à l'occasion à demi-divinisés par le public. Nous avons noté déjà comment, au sommet de sa popularité, était qualifié Robespierre.

Ces sentiments ne réussirent pas à se condenser et se lier dans le culte de la déesse Raison et de l'Être Suprême. Ce culte n'eut qu'une durée éphémère. Mais le polythéisme révolutionnaire, avec ses divinités, Liberté, Justice, Égalité, République, et tant d'autres (généralement représentées sous les traits de grosses dames) a trouvé et trouve toujours des adeptes et croyants.

En fait le merveilleux est à la base même des croyances révolutionnaires. C'est sous son impulsion psychique que les révolutionnaires français de 1789 étaient amenés à accepter et croire que, grâce à telle ou telle réforme, toute la vie des hommes sur terre allait, comme d'un coup de baguette magique, être changée pour jamais. Alors que la moindre parcelle de bon sens leur eût fait apercevoir la vanité complète d'une telle illusion. Mais libérée de la logique, il n'est pas d'espoir que la pensée imaginative ne puisse se

permettre. Le phénomène n'est pas spécial à une révolution. Il est de toutes. Les révolutionnaires russes se sont montrés eux aussi des croyants de ce messianisme révolutionnaire qui promet le bonheur complet aux humains, si seulement ils accomplissent quelques bouleversements dans l'organisation acquise par l'expérience séculaire. Et les bons Russes ont ainsi consenti à crucifier la Russie pour la rédemption du monde.

— Puisqu'il s'agit ici d'une mentalité dont le contrôle par la réflexion consciente et volontaire est absent, le phénomène instinctif de l'*imitation* peut prendre à l'occasion une très grande importance. Et, de fait, l'imitation entraînait très souvent les masses révolutionnaires françaises. L'exemple de ce qui se passait à Paris surtout, était contagieux et les massacres commencés là se prolongeaient en province. Parfois c'était l'inverse.

Nous avons noté en passant combien la réunion en foule peut renforcer les tendances révolutionnaires des individus.

— Les sentiments révolutionnaires ne tardent pas à s'élever en violence jusqu'à atteindre bientôt leur paroxysme. Cela tient à ce que, sentiments libérés des contingences, ils sont, comme tous les sentiments, des absolus ; puis au phé-

nomène de la satiété qui émousse rapidement telle ou telle satisfaction révolutionnaire obtenue, et conduit pour y trouver encore plaisir à en accroître l'importance.

De là pour une part le rôle des violents dans toutes les révolutions ; à quoi s'ajoute encore en leur faveur la peur que suscitent, et la force de suggestion, d'imitation, que comportent les actes violents.

Mais, une fois atteints les paroxysmes, la satiété là aussi finit par venir. Et c'est pourquoi tout mouvement social, vraiment révolutionnaire suit toujours la même route. Commencé très souvent sur le ton de la modération, il s'enfle jusqu'au summum de la violence. Puis viennent la lassitude et l'abandon.

— Ainsi se montre la sensibilité révolutionnaire, sensibilité libérée, c'est-à-dire dominée tour à tour par les plus violents de ses instincts. La seule chose qui en limite souvent alors les développements immédiats ce sont les survivances de disciplines et d'habitudes acquises dans l'état antérieur. Mais peu à peu ces survivances s'effacent.

## CHAPITRE IV

# LES THÉORIES RÉVOLUTIONNAIRES

Chercher la logique dans des théories révolutionnaires est une naïveté. Il faut en effet bien comprendre que ces théories ne sont pas le fruit de pensées conduites de façon rationnelle-expérimentale. Ce sont *de simples reflets de sentiments*. Ce qu'il y faut chercher pour les bien comprendre, ce sont donc les sentiments. Et c'est pourquoi nous avons tenu à bien préciser d'abord les sentiments révolutionnaires. C'était indispensable pour comprendre les théories et le mécanisme de leur élaboration. Nous allons maintenant pouvoir préciser ce dernier.

Assurément les sentiments sont, rappelons-le, *toujours* à la base de la pensée humaine. Mais nous avons déjà fait allusion à la différence complète existant entre la pensée, bien conduite par l'intelligence et la volonté, et la pensée révolutionnaire c'est, disions-nous, la suivante : dans le premier cas, la réflexion volontaire,

tout en cherchant, comme dans le second, à satisfaire les sentiments, le fait seulement après les avoir *coordonnés* et par suite classés ; après avoir fait prévaloir ceux jugés, au total, les plus utiles à l'être, les plus convenables pour sa prospérité matérielle et morale. La pensée révolutionnaire s'inspire au contraire, pêle-mêle, des sentiments, dans un état de demi-conscience. Au lieu de les dominer pour les mieux satisfaire, elle est entraînée par eux au hasard, elle n'a plus le contrôle, elle est *serve*. « Mon cœur est attiré mais ma raison résiste » dit un vers d'Henri Bérenger. Le révolutionnaire devrait dire « Mon cœur est attiré, ma raison ne résiste ».

Cela fait une énorme différence entre les deux sortes de mentalité ou de psychologie et commande d'immenses conséquences. Voyons quelles en sont les manifestations principales.

Nous avons étudié ailleurs le fonctionnement optimum de l'esprit humain et l'organisation de la pensée. Considérons ici les déformations intellectuelles nombreuses et importantes résultant de l'asservissement de l'esprit aux impulsivités.

Voici les plus caractéristiques.

Nous avons mentionné dans les pages précédentes que les humains ont tous plus ou moins

l'instinct logique, c'est-à-dire le désir de relier mentalement les effets aux causes, soit pour expliquer soit pour prévoir. Mais si cet instinct est général, les facultés individuelles d'intelligence et de volonté qui permettent une compréhension *pénétrante* et exacte sont rares et doivent s'appuyer sur des connaissances traditionnelles et des disciplines.

Les révolutionnaires comme les autres chercheront donc des enchaînements logiques. Mais chez eux, par trop grande violence des impulsions sensibles, par débilité de l'intelligence, par celle de la volonté ou simplement par disparition des disciplines utiles, le désir de logique s'efforce d'expliquer, justifier, satisfaire les impulsions sensibles pêle-mêle.

Alors la pensée cherchera d'abord à justifier les plus violentes, les plus brutales (nous avons vu quelles elles sont).

Puis dans ce travail elle ne pourra suivre des voies vraiment logiques, ce qui la ramènerait au type normal, ce qui exigerait de la volonté réfléchie et libre, de la domination de certaines impulsivités, du classement, de l'ordre. Prise entre le goût de logique naturel aux humains et les passions immédiates, brutales, à justifier, la pensée révolutionnaire est conduite à suivre des voies qui n'ont de logique que les apparences,

et parfois très grossièrement, qui sont pseudo-rationnelles, pseudo-logiques (logique verbale, sophismes, etc). Elle suit ce qu'on a dénommé de façon plus bizarre qu'heureuse la « logique des sentiments » c'est-à-dire les liaisons psychiques survenant entre les désirs. Ayant en particulier à satisfaire des sentiments qui peuvent très souvent être contradictoires, et incapable de les coordonner, elle est conduite à accepter les contradictoires, contrairement à un des principes fondamentaux de la logique. L'acceptation des contradictoires est caractéristique des théories révolutionnaires, malgré le déluge de sophismes dont on cherche à la cacher. Elle est facilitée aussi chez le révolutionnaire par la faiblesse native ou l'affaiblissement ultérieur du jugement.

Il ne s'agit pas, en ces contradictions, notons-le bien, d'acceptation pragmatique des réalités, de réalisme poussant le respect du fait jusqu'à mettre l'explication logique au second plan (tournure d'esprit parfois très justifiable). C'est tout le contraire. La pensée révolutionnaire déteste la réalité, et les constatations réalistes qui gênent les justifications de ses impulsivismes. Elle rejette le réalisme comme elle rejette la logique, autre gêne ; elle fait fi de l'expérience.

Pour justifier les impulsivités, tantôt elle s'y prend de façon directe, ouverte, proclamant hautement la beauté de tel ou tel sentiment, l'exaltant.

Mais elle s'y prend non moins souvent de façon détournée.

Comme les humains en société exigent les uns des autres une certaine retenue des impulsivités brutales, la plupart des théories révolutionnaires (sauf celles de l'anarchisme le plus violent et cynique) tiendront compte de ce fait. Ayant à justifier des passions égoïstes que chaque individu éprouve, mais qu'il lui déplaît de trouver chez son voisin, et la logique véritable ne gênant plus la pensée, le pseudo-raisonnement cherchera à dissimuler les sentiments brutaux, bases des théories, sous des sentiments agréables aux autres hommes, des sentiments altruistes en général. Les théories révolutionnaires sont donc surtout brutalement individualistes, mais sous le couvert de l'altruisme. Cette hypocrisie ou tout au moins cette duplicité est d'ailleurs le plus souvent *tout à fait inconsciente*, le cerveau du révolutionnaire étant mû par ses impulsivités et non maître d'elles. Le phénomène est bien plus instinctif que rationnel. Une telle duplicité, inconsciente ou consciente, n'est pas, bien entendu, spéciale aux

révolutionnaires. Elle est dans les instincts humains. Mais la psychose révolutionnaire lui donne libre carrière, en fait un système.

Une autre conséquence de la nature vraie de la pensée révolutionnaire est que les concepts qu'elle élabore n'ont de valeur que par les sentiments dont ils sont le reflet. Ils n'ont aucune valeur en eux-mêmes. Ils sont donc remplaçables à volonté. Un concept rationnel — expérimental exprime un enchaînement de faits soigneusement observés et constatés. Il a, par suite, une valeur durable, constante, et en liaison avec la réalité qu'il exprime aussi exactement que possible. Le concept, la théorie révolutionnaires, assemblages pseudo-rationnels, ne constituent qu'une sorte de musique d'accompagnement pour des sentiments qui sont, eux, l'essentiel. Ou si l'on veut c'est un manteau qui couvre des réalités. Mais on peut tout aussi bien accompagner avec une tout autre musique, ou couvrir les mêmes réalités d'un manteau de couleur, de forme, d'aspect entièrement différents. C'est pourquoi les théories révolutionnaires sont parfois si différentes dans leurs formes idéelles et si concordantes, confluentes, se rejoignant si bien dans le fait et par leurs affinités.

Si les théories révolutionnaires sont tout à fait insignifiantes en elles-mêmes, sans valeur

logico-expérimentale, remplaçables et interchangeables indéfiniment, et significatives par les seuls sentiments placés à leur origine, par contre, tant qu'elles ont cours, elles sont nécessairement intransigeantes et absolument inaccessibles au raisonnement et aux objections logiques.

Du moment en effet qu'elles sont purement et simplement des expressions de sentiments, elles ont tous les caractères de sentiments indépendants. Les sentiments sont des absolus ; un désir n'est nullement proportionné aux réalités, nullement contingent. Tous les raisonnements qu'on fera contre lui ne l'empêcheront pas d'être, d'exister. Ils pourront, dans un esprit maître de lui, amener la volonté réfléchie à le réfréner ou coordonner. Mais c'est justement ce qui ne se passe pas dans l'esprit révolutionnaire. Le sentiment reste à l'état spontané, natif. Et là, il est, en tant que tel, inaccessible aux considérations relatives. Il ne peut qu'être dominé ou oblitéré par un autre sentiment plus violent.

D'autre part en raison du phénomène de la satiété, et de la recherche par la sensibilité de plus fortes excitations, les théories révolutionnaires sont condamnées à la surenchère. De même elles doivent peu à peu tout ronger, tout corroder. C'est une mentalité qui, par essence, ne se laisse pas imposer de limites durables.

Toutefois, en raison du goût inné des humains pour les enchaînements et pour les directives de conduites, les théories révolutionnaires peuvent jouer le rôle momentané de cadre de pensées, de fausses disciplines. Le révolutionnaire, par une nouvelle contradiction se pliant à la contrainte de ces fausses disciplines, engendrées par la haine des contraintes, et suivant leurs directives d'ailleurs illogiques, peut être entraîné parfois assez loin des sources mêmes de telles théories. Mais cela ne dure qu'un temps. Les théories et les disciplines en résultant, n'étant que le verbalisme d'une sensibilité, c'est cette dernière qui finalement, plus ou moins vite, vient à prévaloir.

Naturellement les théories, apportant à des états latents de sensibilité révolutionnaire une justification apparente, et par là une excitation, tendent à les faire surgir, à leur faire dominer la vie psychique. Stupéfiant ou anesthésiant l'intelligence et la volonté libre, elles livrent l'individu aux impulsivités et aux suggestions. Elles jouent un rôle libérateur et suggestif.

Pour éclaircir ces données et les justifier, il suffit de les corroborer avec les faits. C'est ce qne nous allons faire brièvement en quelques exemples. Nous noterons combien ces théories révolutionnaires se sont montrées faibles intellec-

tuellement parlant, illogiques ; quels étaient leurs dehors, et quelles réalités elles recouvraient ; combien peu elles ont eu de signification en elles-mêmes aux yeux de leurs adeptes ; leur intransigeance ; leurs répercussions. Enfin nous dirons quelques mots de l'art révolutionnaire, l'art étant un moyen saisissant d'expression des intimités sensibles et psychologiques.

*
* *

Si l'on veut observer à quel point les théories révolutionnaires n'ont aucun besoin d'être logiques pour cependant remuer les masses il n'y a qu'à relire Rousseau avec une mentalité objective. Son œuvre fourmille de contre-vérités, de naïvetés, de contradictions flagrantes. Contre toute observation, contre le simple bon sens, il imagine l'homme primitif bon, doux, altruiste. Le bon sauvage est une création de son imagination malade sans aucun rapport avec quelque réalité que ce soit. Tour à tour il prêche aux humains de ressembler aux sauvages, d'être aussi instinctifs que les animaux (ce qui excite la verve de Voltaire), et il fait de constants appels à la Raison qu'il a accusée de corrompre les hommes.

Faut-il s'abandonner seulement aux senti-

ments instinctifs, faut-il raisonner ? Les deux, répond Rousseau. Et cela paraît tout naturel à ses admirateurs. Il bâtit un système social. A la base il place un contrat liant les divers citoyens. Cependant ceux-ci restent parfaitement libres. Mais s'ils transgressent les lois inventées par Rousseau, qu'ils soient punis de mort ! Qu'irait faire la logique là dedans ? Il ne s'agit pas de cela.

Tout le pseudo-rationalisme du XVIIIe siècle ne vaut d'ailleurs guère mieux. Les Diderot, les d'Alembert, les Condorcet posent à la base de leurs raisonnements les prémisses qu'il leur plaît. De là il déduisent — avec seulement un peu plus de logique que Rousseau — tout ce qu'ils veulent. S'ils n'y parvenaient pas, ils changeraient les prémisses. Voilà tout. Quant à vérifier celles-ci, personne n'y songe, ou personne ne le désire.

Le socialisme moderne prétend assurer aux hommes l'égalité, les libérer des entraves sociales qui leur pèsent. Et pour réaliser ces désirs, que propose-t-il ? La plus formidable machine d'oppression, et d'inégalité sociale qu'imagination ait pu rêver : l'État collectiviste. Et si on lui reproche cet État, qu'à cela ne tienne ; il proclame qu'il recherche aussi la « suppression de l'État ». Qu'est-ce que cela peut bien être

qu'un État collectiviste, qui doit tout régler, maintenir l'ordre, la Justice, l'Égalité rigoureuse entre les citoyens et qui cependant n'existera pas, va être supprimé ?

L'anarchie au moins professe d'abord la suppression de l'État, ainsi que de toute loi, toute hiérarchie. Mais elle montre comme conséquence, la prospérité, le bonheur, la bienfaisance réciproque entre les hommes. Et nous voilà reportés vers une terre inconnue où les hommes n'ont plus aucun rapport avec ce qu'ils sont sur notre planète.

La théorie démocratique, laquelle n'est qu'une des formes de la mentalité révolutionnaire, prétend simultanément donner la souveraineté au peuple entier et la limiter à la majorité.

N'importe quel discours de meneur révolutionnaire est farci de telles contradictions. On y entend par exemple affirmer à quelques minutes d'intervalle la nécessité d'une forte discipline dans les organisations révolutionnaires et l'inutilité complète de celle-ci dans la société ; l'amour des hommes en général, et la haine féroce, hystérique, contre tels ou tels hommes, telle ou telle classe ; le pacifisme, mais la guerre de classes etc., etc. Nous notions au début de cette étude comment il y a des possédants, petits ou grands, d'esprit révolutionnaire, et donc

hostiles à la propriété, tout en étant attachés à la leur en fait. De façon générale, tous les révolutionnaires veulent la prospérité, le bien-être matériel, et en même temps se refusent à en accepter les conditions, l'ordre, la hiérarchie.

Quand la révolution éclata dans l'Église avec le protestantisme, les doctrinaires Luther, Calvin, Zwingli, proclamèrent le « libre arbitre », mais furent autoritaires jusqu'à faire brûler les gens pour des divergences sur des questions de dogmes. De nos jours le « Sillon » de Marc Sangnier prétend unir les dogmes antihiérarchiques de la démocratie, ou démagogie, révolutionnaire, et le respect de la hiérarchie catholique. Et très souvent, le plus souvent, tous ces gens, orateurs ou auditeurs, promoteurs ou adeptes sont très sincères en des opinions simultanément opposées. Les contradictions ne gênent plus le révolutionnaire. Son cerveau ne fonctionne plus pour réfléchir. Il n'a plus besoin de logique vraie. Il ne demande plus que les apparences de celle-ci.

Ces illogismes donnent à la pensée révolutionnaire une valeur rationnelle-expérimentale extrêmement faible, ou nulle et une incapacité générale incroyable. L'incapacité à comprendre les phénomènes les plus clairs, le ressassement des mêmes ana et sornettes, depuis le début de

l'histoire du monde, car les théories révolutionnaires sont de tous les âges, au moins de toutes les décadences et ne changent de forme qu'en surface, l'utilisation de raisonnements spécieux d'une faiblesse extrême sont des traits fort nets de la pensée révolutionnaire. Comment en serait-il autrement puisque l'intelligence asservie aux instincts est à peu près annihilée en tant que compréhension et n'a plus qu'un rôle de justification. C'est de la bêtise, souvent prétentieuse, mais ce n'est que de la bêtise, le retour vers la bête demandé par Rousseau.

— Ce sont les impulsivités, les sentiments premiers, les sentiments les plus animaux de l'être, en leur brutalité et leurs oppositions, qui constituent le fond réel des théories, comme ils constituent le fond réel de la sensibilité révolutionnaire active ainsi que nous l'avons vu au chapitre précédent. Naturellement on les recouvre d'un déluge verbal pour satisfaire l'instinct raisonneur, et de beaux prétextes généreux par ruse instinctive envers la réaction d'autrui.

Mais, et c'est très caractéristique, les révolutionnaires ont bien seulement les théories de leurs désirs les plus violents, intérêts matériels ou passions. Tandis que tout l'effort intellectuel, tout l'effort éducatif des époques saines

tendent à les contenir, limiter ou réformer, ici on leur donne toute liberté. Le plus plaisant est que cela soit parfois contesté. Car, enfin, la sensibilité humaine a été posée par Rousseau et les principaux doctrinaires comme règle et mesure de tout. Le « sensibilisme » est le fonds de la doctrine révolutionnaire. Il est vrai que les théoriciens affirment aussitôt que ce sont les bons sentiments seuls qui se feront jour. Nous avons vu que dans le fait ce sont les autres qui sont les plus forts. Nous allons montrer maintenant que ce sont aussi ces autres sentiments qu'on retrouve dominateurs, à l'origine et dans la trame même des théories. Quelques constatations suffiront à cela en indiquant la concordance des théories avec les sentiments anarchisés précédemment décrits.

Il n'est pas de théorie révolutionnaire qui ne justifie d'abord la prise de possession de la propriété d'autrui c'est-à-dire le vol devenu légal. On le dissimule sous l'esprit de justice, sous le désir du bien commun, etc. La révolution de 1789 conservait cependant le principe de la propriété privée. Mais elle se saisissait de propriétés de ce genre à la moindre occasion, propriétés de l'Église, des émigrés, etc., et ne manquait pas de prétextes grandiloquents pour cela. Les divers socialismes modernes comportent plus

franchement l'abolition de la propriété privée ; et l'on promet que l'ensemble des biens sera remis à tous : satisfaction au désir de rapine, et prétexte de justice distributive. Là-dessus chacun pense d'ailleurs qu'il aura la bonne part, et considère avec envie les biens qu'il a sous les yeux et qu'il ne possède pas encore. En attendant la « reprise individuelle », c'est-à-dire le vol ordinaire, trouve des justificateurs nombreux.

L'orgueil révolutionnaire est naturellement une des autres sources premières des théories. Mais, dans le conflit des orgueils, il apparaît sous la forme de cette transaction entre eux qu'est l'égalité. C'est l'égalité qu'on trouve sans cesse dans les théories, une égalité forcenée qui s'attaque à toute supériorité quelconque, matérielle ou intellectuelle, et montre ainsi la rage de la vanité blessée. Chacun proférant les théories égalitaires pense aux supériorités le dominant, qu'il pourra abattre, et espère bien que les circonstances révolutionnaires lui permettront de dominer à son tour. Espoir très justifié pour un certain nombre, Jacobins du comité de Salut Public et du Directoire ou bolchéviks, commissaires du peuple.

Concernant l'instinct de cruauté et de destruction il faut distinguer les théories destinées

aux élites, affaiblies, velléitaires, et celles offertes aux classes plus frustes et violentes.

Chez les premières la cruauté est un sentiment très contenu, voire peut-être momentanément étiolé par les habitudes, l'éducation de vieux civilisés. Ce qu'il reste du goût des destructions se rapporte plutôt aux choses. Ainsi les théories que Rousseau offrait à l'aristocratie du XVIIIe siècle n'étaient-elles pas sanguinaires dans leurs apparences premières. Tout au plus, de place en place, parle-t-on de répressions sévères, allant jusqu'à la peine de mort, dans le plan proposé de nouvelle existence sociale. Mais l'orientation générale reste une apparente douceur. Par contre on fait fi de tout ce qui a été édifié par le labeur humain. On critique avec âpreté tout ce qui n'est pas la vie sauvage. Et cela comporte la destruction de toutes ces édifications inutiles. Là, le goût, l'instinct d'anéantissement reparaît bien.

Il en est de même chez Tolstoï, autre révolutionnaire sentimental, larmoyant et bonasse à l'usage du même genre de public. Bonté théorique entre les hommes, mais destruction nettement réclamée de toutes les créations matérielles de la civilisation, jugées inutiles ou nuisibles.

Le nihilisme mental est la manière dont se

manifeste le goût de la destruction chez les intellectuels.

Dans les masses populaires ou de niveau moyen, c'est-à-dire tout ce qui est en dehors des élites satisfaites, les sentiments de violence subsistent avec force. La lutte pour l'existence les maintient aiguisés.

Aussi, pour ces catégories, les mêmes théories changent de ton et de modalités. Elles se faisaient doucereuses pour les élites. Elles se montrent féroces devant les masses. On conseille de pendre « le dernier des aristocrates avec les entrailles du dernier des prêtres » ou, actuellement, de « crever » les bourgeois et les « exploiteurs ».

Les théories révolutionnaires sont aussi au service de l'instinct sexuel. L'amour plus ou moins libre, la haine de la famille sont presque toujours professés par les révolutionnaires. Et cela est bien à comprendre et prévoir du moment que les théories révolutionnaires ont pour but de dégager les humains de toute contrainte quelconque. C'est une libération d'instinct qui doit accompagner les autres et les accompagne. La Russie bolchevique a, par ses théoriciens comme dans le fait, proclamé que la communauté n'a aucun droit de regard dans les affaires conjugales, sauf au point de vue de l'hygiène

de la race et de celui de l'accroissement ou de la diminution des naissances. Les individus des deux sexes ont donc le droit de s'accoupler comme bon leur semble. Cela peut être la conséquence d'attrait réciproque ou bien d'un échange de services, bien des femmes russes se donnant en effet maintenant à qui peut les nourrir pendant quelques jours, leur faire cadeau de vêtements, etc. L'usage révolutionnaire fait prévaloir les « unions multiples ». Quant aux enfants ils sont à la charge de la communauté. Les théoriciens du gouvernement bolchevik ont également autorisé par décret les avortements, afin, dit-on, de ne pas accroître la misère.

C'est du pur Rousseau : « L'homme de la nature, dit-il, ne s'embarrasse pas d'une femelle à demeure ; ... lorsque ses petits peuvent eux-mêmes trouver leur nourriture, il les laisse aller de leur côté. » Rousseau les abandonnait même personnellement à la charité publique.

De façon très générale la haine de tout ce qui est discipline, ordre, obligation de l'individu envers les autres ou envers lui-même, est corrodé, rongé par les théories révolutionnaires. L'utilité si grande soit-elle de telle ou telle contrainte morale ou matérielle ne peut intervenir ici. Si la pensée révolutionnaire était compréhensive, maîtresse d'elle-même au point de tenir

compte de la bienfaisance lointaine, mais réelle et grande d'une mesure pénible, elle ne serait plus la pensée révolutionnaire, c'est-à-dire la servante des impulsivités. Elle se confondrait avec la pensée saine.

Aussi voit-on bien la pensée révolutionnaire s'attaquer à toutes contraintes quelconques. Elle combat le travail, une des obligations jugées les plus pénibles généralement. Elle le fait d'ailleurs de façon assez dissimulée. Quand elle réclame la journée de huit heures, puis celle de six heures, c'est en prétextant naturellement des motifs louables, l'augmentation de production, l'élévation morale du travailleur, etc., et tout en pensant en réalité à la paresse dont il n'est soufflé mot. Elle corrode les hiérarchies, et cela de façon ouverte, avec violence, hiérarchie nationale et politique, hiérarchie militaire, hiérarchie économique, celle de l'usine, celle de l'atelier. Elle proclame l'obéissance, une servitude et une bassesse ; la révolte, le plus sacré des devoirs. Elle s'attaque à la famille, en même temps comme hiérarchie et comme limite à l'instinct sexuel. Elle s'attaque avec fureur à la religion qui a donné au révolté la figure de Satan ; à l'Eglise et aux contraintes morales dont elle dispose. Elle s'attaque à la patrie qui exige des services, un ordre politique et parfois le sacri-

fice. Elle critique et déclare inutiles ou méprisables les délicatesses d'esprit ou de sentiment, et jusqu'à la politesse qui exigent de la maîtrise de soi.

Par contre, en un de ces illogismes dont nous avons parlé, elle admet l'existence d'organisation, c'est-à-dire de hiérarchie et de discipline, dans les groupements révolutionnaires.

Comme l'eau suit surtout la ligne de plus grande pente, la pensée révolutionnaire suit partout et toujours la direction du plus fort instinct.

Elle justifie les colères, les violences quelles qu'elles soient. Les massacres de la Révolution française ou du bolchevisme deviennent des actes de Justice ou tout au moins sont le fait du légitime courroux d'un peuple opprimé ; ou bien encore, si le sang a été versé c'est qu'il était nécessaire à la rédemption d'un peuple, à la rédemption du monde. Il n'est rien de si abject qu'elle ne puisse déclarer splendide si c'est le fait d'un instinct violent, et commun, comme tel, aux masses. Et elle justifie les colères toujours avec le moins d'intelligence possible, c'est-à-dire en s'abstenant de pénétrer très avant dans le dédale et l'enchevêtrement des causes ce qui exige de l'énergie intellectuelle. Elle se contente de raisons vagues, de grands prétextes simplistes, à la portée de toutes

les mentalités, même les plus sottes, ou bien des apparences les plus prochaines, tombant sous la réaction immédiate de l'instinct. Ainsi s'expliquent par exemple les critiques et la haine des socialistes modernes à l'égard de la monnaie, alors que celle-ci n'est qu'un inerte et commode moyen d'échange, une commune mesure entre les trocs. Mais la monnaie est un des signes extérieurs par quoi se manifeste le plus fréquemment la richesse. Et la haine contre les riches retombe stupidement sur la monnaie. Il n'y eût pas plus d'intelligence dans le « maximum » destiné à limiter une cherté provoquée par la désorganisation sociale. Mais le besoin d'explications, d'enchaînements et la paresse intellectuelle sont satisfaits ainsi simultanément. Ce sont des explications paresseuses.

— Comme la théorie révolutionnaire reflète pêle-mêle les passions humaines, elle les reflète bien toutes aussi à un moment ou à l'autre, les bonnes donc avec les mauvaises. Et c'est ce qui fait si souvent illusion aux naïfs.

Seulement ainsi que nous y avons fait allusion, parce que les sentiments altruistes trouvent meilleur accueil, la théorie révolutionnaire tend à donner à ceux-ci dans ces constructions une place très apparente, de premier plan, et très étendue en surface.

Ordinairement ce n'est pas là hypocrisie à proprement parler si l'on entend par ce mot la conscience et la volonté de tromper. Non. La pensée révolutionnaire véritable est bien trop instinctive, bien trop peu réfléchie, trop peu consciente pour cela. C'est une duplicité très souvent involontaire.

De là le débordement de bonté, de sensibilité dans les théories de Rousseau, d'amour du prochain dans celles de Tolstoï. Notez que Rousseau, tout en ayant sans cesse le mot de bonté à la bouche, et insistant en particulier sur sa bonté personnelle, exécrait la société et l'élite de son temps. Quand les révolutionnaires de 1789 coupèrent des têtes et massacrèrent les gens par centaines de milliers, c'était pour assurer le bonheur du genre humain. L'un des principaux démagogues révolutionnaires du plus récent passé, Jaurès, prononçait à toute occasion de grandes phrases sur l'amour de l'humanité en général. Ce qui ne l'empêchait pas d'ailleurs de demander qu'on « essaye de la haine ». Les bolcheviks sont un peu plus cyniques. Ils assurent pourtant que avec eux s'ouvre une ère nouvelle de bonheur et de prospérité, tout au moins pour les travailleurs. La « fraternité ou la mort » est un dilemme ordinaire en époque révolutionnaire, et dont le premier terme est un peu sin-

cère, mais sert beaucoup plus aussi à justifier le second.

De la même façon la vertu, l'elévation morale sont exaltées souvent par les théories, tout en ayant bien soin d'ajouter qu'elles seront spontanées chez les humains régénérés.

Ce sont ces étalages de bonté et de vertus dans les théories qui font sans cesse illusion aux esprits faibles ou affaiblis. Ceux-là ne remarquent pas sous cette floraison tout le cortège de passions violentes et grossières auquel ces beaux principes servent de prétexte, de couverture, d'une façon partie sincère, partie hypocrite.

Il faut entendre ce que parler veut dire, comprendre que prôner l'amour des humains veut dire haine des contraintes qui empêchent les hommes de mal faire; égalité signifie orgueil et désir de s'élever ; pacifisme se rattache à la peur ou à des combinaisons politiques ; exaltation du « travail » et du « travailleur » remonte à la haine du travail ; intérêt général s'appelle en fait intérêt privé ou de classe ; justice annonce des persécutions, etc., etc. ; la liste est interminable. C'est tout un langage secret qu'il faut apprendre si l'on veut bien saisir la phraséologie révolutionnaire.

En général on y admet le bien, l'altruisme dans les théories vagues et lointaines pour mieux

sauvegarder l'égoïsme dans le fait particulier.

Et, dans ce travail, aux inconscients s'ajoutent les tartufes qui pullulent autour de la religion révolutionnaire.

— Pour ces diverses duperies, le plus souvent involontaires la pensée révolutionnaire s'aide aussi constamment du penchant humain vers le merveilleux ou se laisse entraîner par lui.

Toute bonne théorie révolutionnaire promet le paradis terrestre pour demain, même si, cas général, elle n'est propre qu'à réaliser l'enfer sur terre.

« *La révolution est le miracle laïque des ignorants* », disait récemment le politicien italien Nitti qui ce jour-là eut une formule heureuse.

Kropotkine prétendait qu'en anarchie le problème de la répartition cesserait d'exister en raison de l'abondance immense des biens.

Les collectivistes expliquent de mille et une manières que, le profit patronal supprimé, la spéculation morte, la production admirablement réglée par l'Etat communiste et l'ardeur au travail décuplée chez les travailleurs assureront aux citoyens communistes une prospérité inimaginable (ce qui ne les empêche pas de crever de faim et de misère dans l'expérience russe, naturellement).

Les démocrates annoncent toujours la bonne

démocratie pour la prochaine session parlementaire.

Les gens de 1789 non seulement croyaient mais expliquaient par de multiples théories, que le monde allait par leur action se modifier complètement ; allait « changer de base », comme devaient redire plus tard, en une chanson célèbre, leurs successeurs.

Et les bolcheviks sincères soutenaient et soutiennent encore sans doute, les mêmes vues exactement.

Le messianisme, annonciateur de temps nouveaux, où le bonheur général et particulier sera extrême, est caractéristique des théories révolutionnaires. Il contente le désir de merveilleux, et toutes les aspirations auxquelles il se rattache (jouissances diverses, paresse, etc.). La croyance béate en un évolutionnisme social miraculeux en est la manifestation pseudo-scientifique.

Il y a des dogmes (les grands principes de 1789 par exemple), une foi (nous en avons parlé dans le chapitre sur les sentiments), une religion démocratique et révolutionnaire. Il y a des héros révolutionnaires, en France les « grands ancêtres » auxquels on a barbouillé une figure historique toute différente de celles qu'ils eurent dans la réalité. Et de même il y a des mythes ; ainsi l'histoire officielle de la Révolution vérita-

ble, récit fabuleux où avec un mépris des faits et une faculté d'inversion très révolutionnaires on déclare admirables des actes de pur brigandage.

Dans la diffusion des concepts merveilleux les formules magiques jouent un rôle immense. Une brève formule, évoquant la réalisation merveilleuse de sentiments ou d'appétits idéalisés, fait plus pour entraîner les masses que les plus subtiles théories. Peu importe que le merveilleux évoqué soit irréalisable. « Liberté, égalité, fraternité » n'est pas réalisable selon le caractère humain moyen, mais a entraîné les foules. « Dictature du prolétariat » ne conduit qu'à la dictature de quelques meneurs, mais fait rêver chaque prolétaire. « Qui ne travaille pas ne mange pas », la maxime chrétienne, reprise, en la déformant complètement, par les bolcheviks, illusionne, sous sa forme pervertie, bien des esprits en tous pays. « Chi non lavora, non mangia » entendis-je pour ma part redire avec ferveur par des révolutionnaires italiens, qui ne travaillaient guère.

— Nous avons dit que les théories révolutionnaires, simples expressions d'impulsivités, n'ont aucune valeur en elles-mêmes et sont interchangeables à l'infini. Il est facile de le montrer.

Les révolutionnaires de 1789 étaient partisans

de la propriété privée (ce qui ne les a pas empêchés de confisquer tout ce qu'il leur a plu) et patriotes. Leurs descendants spirituels de 1871, les Communards, étaient anti-propriétistes, mais patriotes (verbalement, cela va de soi). Enfin les révolutionnaires modernes sont collectivistes anti-propriétistes, mais aussi anti-patriotes, internationalistes.

La forme nouvelle d'organisation sociale qu'ils préconisent comporte une organisation minutieuse et une stricte discipline. Pourtant ils se sentent en grande affinité psychologique et théorique avec les anarchisants divers.

Il en est de même des démocrates radicaux qui se déclarent favorables au principe de propriété et des socialistes qui lui sont contraires, Il y a même des radicaux-socialistes, c'est-à-dire des gens mi-partie entre deux opinions qui paraîtraient contraires si on ne remontait aux sources instinctives véritables.

Cette insignifiance, cette indifférence complètes des théories révolutionnaires en tant que telles, explique pourquoi, même très différentes dans les concepts, elles sont très régulièrement confluantes, concordantes dans le fait. La Révolution française et la russe, au moins sous sa forme bolchevique, sont très divergentes dans leurs doctrines, leurs conceptions de la liberté individuelle, de

l'organisation économique, de la patrie. Pourtant elles ont eu, jusqu'à présent, des développements très pareils dans les points essentiels. Les procédés des Jacobins ne différaient guère de ceux des bolcheviks ; Lénine est un autre Robespierre. La secte qui en 1793 proclamait la liberté individuelle n'était pas moins oppressive des individus que celle les soumettant par principe à l'omnipotent Etat communiste. Toutes deux s'appuient sur une armée, renforcée de leur mieux, un militarisme révolutionnaire. Patriotes jacobins ou internationalistes bolcheviks guerroient tout aussi volontiers les uns que les autres et avec les mèmes préoccupations de politique intérieure[1].

— Les sentiments isolés, libres sont des absolus. Des théories qui ne font que les refléter et les servir, sans les contrôler et diriger et qui, en outre, se colorent de merveilleux, sont inévitablement absolues aussi, et donc tout à fait intransigeantes, tant qu'elles se maintiennent dans les âmes.

Aussi, d'une part, les théoriciens révolutionnaires exigeront toujours âprement la perfection sociale ; et ce qu'ils désignent ainsi étant tota-

1. L'indifférence des formes idéelles de certaines doctrines populaires a été très bien vue par Vilfredo Pareto dans sa théorie des « dérivations ». *Traité de sociologie*, Payot, Lausanne.

lement en dehors du réel, étant une pseudo-perfection irréaliste, n'est que du merveilleux.

D'autre part cela explique pourquoi il est tout à fait inutile d'essayer de raisonner un vrai révolutionnaire. Les raisonnements qu'il vous expose ne sont pas accessibles à la raison. Au moins tant qu'il conserve sa mentalité, sa psychose révolutionnaire. Il faudrait d'abord l'en guérir, lui réapprendre à se servir de son intelligence.

Aussi longtemps que cela n'est pas fait une théorie révolutionnaire ne peut être éliminée que par une théorie plus révolutionnaire encore, c'est-à-dire satisfaisant mieux les passions instinctives. Et pour bien agir il sera bon qu'elle soit construite par pseudo-raisonnements simplistes, le plus simplistes possible, ou par simples images successives, par évocations juxtaposées.

Cela, avec le phénomène de la satiété, explique pourquoi la surenchère des théories est inévitable. Consciemment ou non le révolutionnaire désireux de nouveau ne peut qu'accroître la violence de ses exposés, qu'il agisse par intérêt ou avec sincérité.

Et ainsi le libéralisme cède la place au démocratisme de plus en plus intransigeant, puis est remplacé dans les esprits « avancés » par le so-

cialisme lequel (malgré l'apparente contradiction) ouvre la porte à l'anarchie.

— L'esprit du plus grand nombre des humains est si porté à rechercher des directives de conduites que les théories révolutionnaires, malgré leur origine libertaire, sont utilisées comme discipline et en jouent le rôle tant qu'elles durent. Ce sont par essence de fausses disciplines puisqu'elles reposent sur une base non rationnelle — expérimentale, purement passionnelle. Avec la faible valeur logique des passions et instincts chez les humains de telles disciplines ne peuvent être que désastreuses. Elles le sont en effet.

La France moderne est un exemple de leur nocivité. Nous avons montré dans notre étude sur les *Systèmes Sociaux* comment l'esprit français et par répercussion la nation française avaient subi un abaissement considérable, intellectuel et matériel, depuis que les Français ont adopté pour fausses disciplines les ana révolutionnaires.

Cela paralyse les activités politiques et économiques en y faisant prévaloir les conceptions anti-organiques. Et si les sciences, à cause de leur méthode bien établie, constituent une citadelle intellectuelle capable de résistance à la marée montante des sottises, la philosophie

plus vague s'est laissé pénétrer. Les théories que nous avons appelées « sensibilistes », y ont fleuri en exacte expression de la psychologie révolutionnaire. Elles se sont efforcées de justifier la prédominance de la sensibilité, des instincts, des impulsivités, sur l'intelligence. Et cela depuis Rousseau pour qui l'homme qui réfléchit est un animal dépravé, jusqu'à l'intuitivisme bergsonien, en passant par mille autres fadaises.

En franchissant les frontières des pays où ils sont nés, les concepts révolutionnaires peuvent faire surgir le phénomène révolutionnaire dans des régions qui n'étaient pas mûres pour cela, et, agissant comme disciplines fausses et désastreuses, apporter la misère et une précoce décadence. C'est le cas de la Russie. Son économie surtout agricole, la faible densité de sa population, les très grandes richesses, encore peu exploitées, de son territoire ne semblaient pas la destiner aux psychoses et aux grands mouvements populaires des civilisations en leur déclin. Mais, dans le caractère russe, les théories nées au sein des foyers occidentaux, ont trouvé un terrain propice. Elles ont été facilement acceptées comme directives d'esprit. Les conséquences n'ont pas tardé. Le désastre a suivi.

*
* *

L'art est un admirable moyen d'expression vive des intimités psychiques. Si la théorie que nous exposons de la psychose révolutionnaire est vraie, l'art révolutionnaire doit être par essence uniquement sensitif, de sensibilité désordonnée, dénuée d'intelligence. Et c'est bien ce qui a lieu aussi.

A mesure que les conceptions révolutionnaires s'installaient dans les esprits au cours du XVIII^e^ siècle français, les formules d'art se modifièrent. Le classicisme en sa meilleure forme comporte la recherche du mieux artistique, mais recherche basée sur l'acquis traditionnel formulé en règles, non immuables en tant que telles, mais souvent durables et constantes parce qu'éprouvées ; en outre il implique le goût, c'est-à-dire la coordination des impressions et par suite la mesure.

Tout cela ne pouvait aller avec une sensibilité anarchisée. Aussi le classicisme fut vivement combattu. Le romantisme lui fut opposé, c'est-à-dire justement l'exaltation du moi, dans l'œuvre artistique, la dissolution de toute règle quelconque et son remplacement par la fantaisie quelle qu'elle puisse être, la négation du

goût et son remplacement par la « sincérité », la substitution de la violence à la mesure, et en général l'affirmation de la liberté de tout sentiment sain ou malsain et de son expression artistique.

Toutefois ces principes, une fois posés, ne développèrent pas en raison des survivances aussitôt toutes leurs conséquences extrêmes. Le romantisme observa en littérature comme dans les arts plastiques encore une certaine retenue doctrinale. Mais on voit celle-ci s'atténuer avec le temps au cours du XIX[e] siècle. Le « réalisme » vers le milieu du siècle ne fut que l'affirmation de la liberté dans l'expression de la grossièreté. D'étapes en étapes on est arrivé maintenant à une déliquescence mentale complète. La règle logique n'est plus hypocritement, mais ouvertement rejetée (André Gide, Suares, etc.). Avec le futurisme et le dadaïsme on touche à la véritable, à l'intégrale réalisation des formules. Car le dada n'est pas un accident, mais l'aboutissement nécessaire, prévisible longtemps à l'avance.

Toute barrière, toute contrainte quelconques sont tombées. La dernière contrainte, en littérature, le langage a été remplacée par des vagissements, des hurlements, des hoquets, ou des mots sans suite. La forme, dans les arts plastiques, a été également abolie ; on lui a substitué l'in-

forme, le difforme, et divers hachis coloriés au hasard des cocasseries engendrées par des impulsions sans suite.

Une catégorie très notable de l'art révolutionnaire est le morbide. Du moment qu'on ne fait aucune difficulté sur la qualité des sensations, il est plus facile d'exciter la sensibilité avec le morbide qui provoque la curiosité ou l'effroi. En outre le morbide est lui-même une transgression des normes de vie stable. Il constitue donc en lui-même une affirmation révolutionnaire. Il est, si l'on veut, la révolution dans la nature et la vie. L'esthétique révolutionnaire ne doit donc pas se contenter du pur incohérent. Elle se doit de choisir pour modèles des êtres vicieux, mal bâtis, étiques, pervers, etc. et avoir horreur de ce qui est sain, normal. Et ainsi se montre-t-elle. Comme la pensée révolutionnaire elle suit la ligne du plus fort instinct immédiat, donc du morbide le cas échéant. De là ce théâtre comme celui de Bataille ou ces romans dont les héros sont des gens tarés, ces arts plastiques qui ont horreur des formes saines et fortes, et exhibent par préférence des misères physiologiques.

## CHAPITRE V

# LA VOLONTÉ RÉVOLUTIONNAIRE

Selon la première apparence beaucoup de révolutionnaires semblent doués d'une grande volonté, allant jusqu'à la violence.

C'est là qu'il est fort utile de faire la distinction que nous avons mentionnée entre la volonté impulsive, irréfléchie, animale, traduisant simplement la force spontanée d'un instinct premier, et la volonté réfléchie, qui assure le jeu de l'intelligence, défend celle-ci contre la domination des passions les plus immédiatement fortes, lui permet le choix de la décision, et, la décision prise, garantit le prévalence et l'exécution de celle-ci,en renforçant les impulsions sensibles auxquelles elle correspond, et inhibant ou contenant celles qui lui sont contraires.

Cette seconde forme, la volonté réfléchie ou maîtrise de soi n'est pas du tout révolutionnaire, puisque la psychologie révolutionnaire par essence signifie domination du plus fort instinct

immédiat avec ou sans prétextes. L'homme énergique et maître de lui et de ses passions sera toujours détesté par les révolutionnaires.

On ne serait sans doute pas compris dès l'abord, et d'ailleurs on emploierait une expression exigeant explication, en disant que la mentalité révolutionnaire signifie paresse. Car beaucoup d'entre les révolutionnaires apparaissent comme des gens bouillants, emportés, actifs jusqu'à la limite de leurs forces.

Et pourtant il y a bien en eux, à l'origine de leurs pensées et de leur activité, un manque d'énergie. Il est spontané, ou bien il est acquis par imitation, par suggestion, ou par l'influence de ces fausses disciplines que deviennent les théories révolutionnaires, suscitant le dérèglement d'esprit au lieu d'aider l'esprit à s'ordonner, faisant surgir des états latents de désordre mental possible.

Nous avons dit que cette notion de faiblesse de la volonté réfléchie, d'abandon au plus fort instinct immédiat est une des clés de la mentalité révolutionnaire.

Et en effet toutes les théories révolutionnaires sont en grande partie explicables à partir de là.

On justifie le vol des biens d'autrui, et on s'en empare effectivement parce qu'il faudrait de

l'énergie mentale pour contraindre l'envie qu'on en éprouve, et parce qu'il paraît plus aisé de voler que d'acquérir par le travail.

On cultive son propre orgueil sans frein parce qu'il faut un puissant retour sur moi-même pour le limiter.

On cherche à abattre toutes les contraintes qui endiguent l'instinct sexuel, parce qu'il faudrait accepter de se réfréner et que c'est une gène et un effort. Et l'on combat l'institution familiale, le mariage, etc.

On méprise la patrie et le patriotisme, et tout ce qu'implique leur défense, parce que patrie et défense de celle-ci imposent des devoirs, et que tout devoir est effort.

On cultive la haine envers toute hiérarchie, toute discipline dans la nation comme dans l'atelier, parce que hiérarchie, discipline, conduisent au travail, c'est-à-dire encore à l'effort détesté.

Intellectuellement on rejette les pensées qui exigent aussi l'effort de compréhension. On accepte les raisonnements faciles, simplistes, si stupides qu'ils soient dans le fond, pourvu qu'ils aient des apparences tolérables et qu'ils apportent la facilité, la tranquillité, la nonchalance momentanée.

Plus une théorie est paresseuse, moins elle

implique d'énergie mentale, moins elle évoque d'énergie physique, plus elle a de chance de trouver bon accueil chez les révolutionnaires latents ou déclarés. De là, par exemple, de nos jours le grand succès de l'intuitivisme.

Le révolutionnaire, si violemment qu'il s'exprime ou qu'il agisse, est essentiellement l'homme du moindre effort *immédiat,* intellectuel, moral ou physique.

Assurément la loi du moindre effort est générale dans l'humanité. Mais elle ne contribue au perfectionnement, à la civilisation, que comme recherche *intelligente* et *prévoyante* du moindre effort, avec vision d'ensemble et coordination. Dans ce cas le plus grand effort immédiat est accepté pour diminuer l'effort *total.*

C'est justement ce que se refuse à faire ou à comprendre le révolutionnaire. Il recherche le moindre effort immédiat, au prix d'une aggravation qu'il ne voit pas, ou ne se sent pas le courage d'éviter, de l'effort total. Il « ne peut s'empêcher » de suivre le courant de ses désirs prochains.

## CHAPITRE VI

# LES PRÉDISPOSÉS

La plupart des humains peuvent être atteints de la psychose révolutionnaire sous l'influence des circonstances générales et particulières diverses, de la contagion de l'exemple et des idées. Mais aussi, il y a des caractères spontanément, congénitalement révolutionnaires. Leurs tendances se développent seulement plus ou moins aisément selon que les circonstances, dont nous parlerons au chapitre suivant, les favorisent ou non.

La prédisposition révolutionnaire peut résulter de défauts de la sensibilité, de l'intelligence ou de la volonté.

Une sensibilité non perverse, mais exagérément vive, susceptible, se heurte douloureusement aux inévitables contrariétés de l'existence. La réaction psychique violente qui en résulte rend plus difficile le travail mental de l'intelligence et de la volonté libre. Sauf le cas

de force assez grande de celles-ci, il y a dès lors tendance à accuser le monde et spécialement la société humaine, des contrariétés supportées, à les prendre en haine, à les vouloir bouleverser sous prétexte de les améliorer.

De nombreux révoltés des classes intellectuelles, dont l'éducation et l'instruction ont affiné et avivé la sensibilité, sont de ce type. On peut y classer une bonne part des littérateurs et artistes anarchisants.

Les névrosés, les neurasthéniques, contrariés de tout et d'eux-mêmes, sont également susceptibles de compter des prédisposés à la révolution.

Une sensibilité perverse ne conduit pas moins aux tendances révolutionnaires. La perversité comporte une force particulière, prédominante, des goûts, des désirs contraires aux préceptes que l'expérience a montrés comme devant régler la communauté humaine, c'est-à-dire aux préceptes moraux.

Ceux qu'on a appelés les « inadaptés », gens auxquels pèsent les cadres de la vie civilisée, qui s'y sentent mal à l'aise, criminels de faits, ou de désirs ou simples anarchistes moraux, éprouvent de telles sensations et sont conduits à ces heurts. De là chez l'individu pervers une réaction contre les préceptes moraux et tout

l'édifice social basé sur eux. Cette réaction s'opère avec le plein consentement de la réflexion volontaire chez les criminels avoués, ou bien entraîne l'individu en quelque sorte à son insu, en le dupant lui-même par un de ces prétextes altruistes, humanitaires, généreux dont nous avons parlé.

Rousseau avait une sensibilité à la fois vive et perverse, et semble s'être dupé lui-même assez sincèrement par son étalage de bons sentiments à dessous malfaisants et destructeurs.

— La faiblesse ou la déviation de l'intelligence, la fausseté d'esprit, favorisent naturellement aussi le développement de la mentalité révolutionnaire.

Il peut y avoir des gens très intelligents ou du moins d'esprit très vif parmi les révolutionnaires. Mais il ont alors en quelque manière leurs facultés de compréhension oblitérées soit par la violence de leurs sentiments et désirs, soit par l'influence et la contagion des idées, agissant en fausses directives, en fausses disciplines.

Quant aux esprits faux, de jugement faible ou spontanément sophistique, ou simplement bornés, il est bien à prévoir qu'il leur sera malaisé de comprendre les hiérarchies, les subordinations nécessaires qu'impliquent la nature des choses

et celle des êtres humains, cet ordre qu'est la vie sur notre planète. Un jugement dévié de quelque façon est une des tares caractéristiques du révolté révolutionnaire.

Si les disciplines sociales sont dissoutes, les instincts brutaux entraîneront les inintelligents contre la construction sociale. L'absence d'intelligence les laisse sans défense contre leurs réactions animales.

Enfin les individus dont la volonté libre est affaiblie, fournissent aussi de nombreux adeptes des théories révolutionnaires. Cela se comprend aisément puisque ce sont des théories de laisser-aller et de facilité, du moins immédiate.

Les bourgeois libéraux à tendances révolutionnaires donnent de ces exemples de révolutionnarisme par aboulie, manque d'énergie, à quoi se joignent la faible intelligence et la contagion.

*
* *

Si maintenant nous observons les individus selon les races, voici qui est notable dans les traits principaux.

Les Français ont contre eux et en faveur de la mentalité révolutionnaire leur sensibilité très vive, leur goût des idées qui tourne parfois à l'idéologie et à la logique verbale. Pour contre

ils sont aidés, pour résister, par la probité de leur sensibilité, par leur intelligence et par leur volonté.

Les peuples méditerranéens ont les mêmes défauts, avec des qualités moindres, surtout du côté de la volonté.

Les anglo-saxons ont évité assez bien jusqu'à présent la contagion révolutionnaire malgré le développement de leur industrialisme et celui, correspondant, des grandes agglomérations. Cela tient à la stabilité de leurs goûts, et à leur esprit pratique, réaliste, terre à terre, peu porté aux constructions abstraites.

Les Allemands ont une sensibilité perverse, donc facilement anarchique ; mais d'autre part une intelligence et une volonté pratiques très développées. De là le double aspect, d'anarchie et d'ordre se succédant tour à tour, que montrent l'histoire et la pensée de l'Allemagne.

Les Russes à sensibilité violente, à intelligence médiocre et à volonté réfléchie faible, devaient être une proie facile pour la psychose révolutionnaire. Il est remarquable que la principale théorie révolutionnaire actuelle, le soviétisme, doive, sinon sa naissance, du moins sa forme dernière à un peuple comme le peuple russe, l'un des plus arriérés mentalement, sensibiliste, et peu énergique. Et cela prouve bien

les relations profondes entre la psychologie révolutionnaire et la prédominance sur la pensée d'une grossière vie psychique, surtout en réflexes, en mouvement sensito-moteurs ou impulsifs, par prédominance sur la pensée. Cela prouve aussi combien cette psychose est une régression vers la barbarie, la grossièreté et la misère.

— Les juifs sont une des races les plus constamment révolutionnaires.

Assurément il y a, en cette tendance des juifs, un côté parfaitement réfléchi. Les juifs n'occupent pas en général, dans les pays où ils campent, les places que souhaiteraient leur orgueil ou leurs appétits. Leur situation d'étrangers parasites justifie d'ailleurs mal ces prétentions. Puis, surtout, ces prétentions sont sans limites. Au surplus ils détestent les non-juifs. Pour toutes ces raisons de nationalisme juif, et par désir individuel de pêcher en eau trouble, à quoi ils s'entendent, il est assez logique que les juifs encouragent, favorisent les subversions sociales.

Toutefois, il n'est pas toujours raisonnable de la part du parasite de souhaiter affaiblissement et troubles au parasité, surtout quand celui-ci est débonnaire.

En réalité les juifs, en dehors des intérêts qui peuvent expliquer leur attitude, ont des goûts innés, nettement anarchiques et révolutionnaires.

Cela peut surprendre étant donné leurs aptitudes pratiques et leurs capacités administratives dans les entreprises privées.

Mais une sensibilité vive, sensuelle, et ayant d'autre part ce goût des destructions qu'on trouve aussi chez d'autres sémites comme les arabes nomades, les entraîne, et parfois comme malgré eux, vers tout ce qui est anarchie. La psychose révolutionnaire est chez les juifs spontanée, congénitale.

## CHAPITRE VII

# CIRCONSTANCES RÉVOLUTIONNAIRES

L'esprit anarchique est *toujours* latent dans l'âme des humains. Cela tient à ce que ceux-ci ne sont des êtres ni complètement sociables, ni complètement anarchiques. De là une sorte d'instabilité dans leur mode de vie. Ils n'arrivent ni aux communautés rigides, intégrales, des abeilles ou des fourmis ni à la vie isolée et indépendante de la plupart des animaux sauvages. Ils adoptent un mode de vie en commun, en société organisée certes, mais sur un plan d'organisation, sans cesse contesté, sans cesse tiraillé par l'action de désirs contradictoires.

Il est des peuples qui ne s'élèvent guère au-dessus des organisations très rudimentaires, et semi-anarchiques ; qui retombent avec une particulièrc facilité dans les convulsions révolutionnaires de la sauvagerie.

Pourtant, certaines nations acceptent, pendant

d'assez longues périodes, des formes organiques relativement perfectionnées. Cela leur constitue un ordre stable pendant des générations, plus ou moins selon les cas. Puis l'ordre fait de nouveau place à des explosions d'anarchisme.

Quand ces explosions sont très momentanées, brèves, et n'entament guère les disciplines et croyances existantes, elles ne sont que la manifestation rapide d'éléments profonds et toujours existants de l'âme humaine. C'est, en plus grand, le même fait que celui accompli par le criminel transgressant les lois. Les lois n'en subsistent pas moins. Ce sont de simples révoltes.

Mais, dans le phénomène spécifiquement révolutionnaire, non seulement il y a explosion d'anarchisme, transgression des lois, mais il y a dissolution de celles-ci. Les formes organiques précédemment adoptées et qui avaient apporté ou permis la prospérité sont rejetées. Il en est proposé d'autres toutes différentes, et inspirées elles-mêmes de conceptions anarchiques. Et celles-ci contraires à la nature des choses et aux besoins humains ne tardent pas à engendrer la décadence, la misère, et la dissolution nationale.

Pourquoi ? — Pourquoi ces périodes de stabilité relative, et d'instabilité destructive ? quel est le mécanisme de ces oscillations, de ces pros-

pérités, de ces décadences auxquelles aucune nation n'a échappé jusqu'à présent ?

Car la mentalité révolutionnaire et ses conséquences de fait ne sont choses absolument pas nouvelles. Nous passons, à l'époque moderne, par une de ces périodes de manifestations, d'éruptivité révolutionnaires. Mais il y en eut bien d'autres. Elles ont eu les mêmes caractères, ou peu s'en faut. Et les modernes rabâchent sous d'autres noms des théories déjà faites ou à bien peu de choses près par des ancêtres divers en éloignement dans l'espace et le temps, mais ayant eu les mêmes désirs et ayant recherché les mêmes prétextes.

Le problème d'une telle explication est intéressant mais ardu. En se basant cependant sur ce que nous avons exposé de la mentalité révolutionnaire, on y aperçoit quelques clartés, quelques linéaments principaux.

Les hommes ne changent pas en leur nature première. Mais les possibilités qui s'ouvrent autour d'eux et les réactions psychologiques qu'elles provoquent sont variables.

Le phénomène révolutionnaire est le résultat d'un ensemble de circonstances matérielles ainsi que d'immatérielles, c'est-à-dire intellectuelles et morales.

Trois ensembles de causes principales déter-

minent l'activité des peuples : 1° le caractère de race, c'est-à-dire la sensibilité innée, l'intelligence et la volonté ; 2° les circonstances matérielles ; 3° les disciplines.

Le premier ensemble ne varie pas, les humains n'étant soumis à aucune évolution biologique dans le cours des durées historiques. Seules les invasions ou l'immigration pourraient apporter des modifications de ce côté.

Du second ensemble une partie est également constante ; ce sont la situation géographique du sol occupé, son climat, ses richesses naturelles. Mais une autre partie est variable ; c'est le degré de civilisation acquis, les biens amassés par les générations antérieures ; les occupations matérielles créées, les institutions économiques et politiques existantes.

Enfin le troisième ensemble est tout entier le fait des humains et plus spécialement de ceux d'entre eux constituant les élites de fait.

Le phénomène révolutionnaire ne peut donc s'expliquer, et ne s'explique en effet que par des modifications survenues dans les parties variables des éléments déterminants.

Dans les formes primitives de la vie des nations les occupations sont d'une relativement grande simplicité. La vie rurale a une grande importance, tant par le nombre proportionnel

de gens qui s'y adonnent que par la place qu'elle occupe dans les esprits, et spécialement dans les esprits de l'élite.

L'économie est du type familial. Les humains vivent en agglomérations restreintes et assez dispersées.

Les élites sont de formation récente, nécessairement énergiques parce qu'encore obligées à de rudes travaux.

Il en résulte ceci. Les organisations créées étant simples sont faciles à comprendre pour tous. La vie rurale, où les difficultés de l'entretien de la vie et les obligations en résultant se montrent sans cesse, en rend les causes très apparentes, la nécessité très présente. Quand la famille doit lutter directement contre la matière ennemie et en tirer sa subsistance, quand elle doit compter surtout sur elle-même pour cela il est naturel qu'elle accepte et maintienne l'autorité de son chef naturel, le père. Et de même l'ensemble de familles qu'est un village recherche un chef, seigneur d'une façon ou d'une autre, pour veiller au bien commun, à la subsistance et à la défense communes.

Tous ces gens y compris leur chef sont très près des causes premières de l'organisation humaine. Chez les peuples suffisamment doués de qualités mentales et morales, destinés à pros-

pérer, les élites élaborent donc sans peine les préceptes, les disciplines saines qui doivent maintenir la vie et conduire à la prospérité. Ces disciplines, élaborées dans un tel milieu, sont en effet essentiellement réalistes. Les primitifs ne s'abandonnent pas facilement aux abstractions. Trop préoccupés de la réalité sans cesse menaçante ou exigeante, ils les conçoivent d'ailleurs mal. Et, puisque nous considérons ici le cas de peuples bien doués, les disciplines ainsi élaborées sont non seulement réalistes mais compréhensives. Elles doivent conduire et conduisent plus ou moins vite au succès.

Les générations qui vivent dans de telles conditions se constituent donc tout un patrimoine de disciplines, les unes fondamentales, les autres plus spéciales, sur lequel la nation règle sa vie.

Le besoin qu'ont les humains de s'appuyer sur des connaissances acquises, traditionnelles, et la vérification, pendant longtemps facile à saisir, que les faits apportent sans cesse, donnent à cet ensemble traditionnel une grande stabilité.

Il peut bien y avoir de temps à autre des explosions d'anarchisme (révoltes, jacqueries, par exemple). C'est que l'anarchisme est toujours latent, répétons-le. Mais à de tels moments il ne s'exprime pas sous forme doctrinaire. Les disciplines générales demeurent non atteintes.

Leur stabilité devient plus grande encore si l'ensemble des disciplines traditionnelles reçoit la consécration mystique d'une religion, consécration toujours désirée, recherchée par l'âme humaine.

Ainsi un nombre considérable de générations peut vivre et progresser sur cet acquis traditionnel fondamental. Il n'est besoin que d'en réadapter les modalités pour en assurer l'application utile aux circonstances successives que crée le développement et la prospérité mêmes de la nation. C'est aux élites qu'incombe ce travail de réadaptation.

Or considérons maintenant une vieille nation très avancée en civilisation, et sur le point d'être atteinte du mal révolutionnaire. Les principales grandes nations modernes sont en telle situation.

La vie de l'ensemble national est devenue extrêmement compliquée dans son organisation économique aussi bien que politique. C'est une loi d'organisation que le progrès organique exige toujours plus de différenciations et de hiérarchies. On voit cette loi en œuvre dans la constitution des êtres vivants quand on passe du protozoaire à l'homme. Elle est vraie également pour les agglomérations humaines. Mais les cellules qui composent un être sont soumises inévitablement aux lois physico-chimiques. Les individus

ont la faculté de pensée et de détermination. Pour que l'organisation se maintienne il faut qu'ils s'y soumettent ou l'admettent.

Or justement la compréhension des phénomènes sociaux est devenue extrêmement difficile, bien plus qu'au temps de la petite agglomération rurale.

Elle l'est devenue, non seulement parce que ces phénomènes sont multiples et enchevêtrés, mais aussi parce qu'une bonne part est totalement ignorée. Le primitif voit d'un coup d'œil à peu près toute l'organisation dont il est membre. Le civilisé, très spécialisé dans une des innombrables activités de sa nation, ne connaît que son genre de vie à lui. Il ignore, ou ne connaît que vaguement celui des autres.

En outre la civilisation a créé des occupations très artificielles. Tandis que les occupations du rural rappellent sans cesse les grandes lois naturelles, celles de l'artisan spécialisé, du fonctionnaire, etc. n'évoquent que des détails restreints. Les vérités, les relations essentielles deviennent obscures.

La vie en vastes agglomérations urbaines aggrave encore la chose, en voilant en quelque sorte définitivement à l'homme des villes les activités premières de l'humanité, celles en fin de compte dont il vit.

Dans ces grandes agglomérations hétérogènes, le phénomène de la psychologie des masses tend d'autre part à se développer. Il contribue à oblitérer les intelligences, et à renforcer les impulsivités surtout les plus violentes, et cela d'autant plus que les masses éprouvent par leur masse même la sensation de force et d'impunité.

C'est bien dans les villes, par l'échange plus facile des idées, que se développe et progresse le plus vite la civilisation. Mais c'est aussi par les villes, leur irréalisme, leurs impulsivités, qu'elle pourrit.

Enfin dans ce milieu artificiel les idées échangées, les réflexions spontanées se détachent peu à peu des réalités et deviennent irréalistes. Le civilisé s'habitue aux abstractions. Les abstractions sont toujours un appauvrissement du fait. D'abstractions en abstractions, il arrive à des conceptions sans rapport avec le réel vers quoi le primitif était sans cesse ramené.

Nous avons dit que par ses impulsivités brutales, animales, la sensibilité humaine montrait une prédominance spontanée des impulsivités égoïstes, individualistes, anarchiques qui doivent être tempérées par l'intelligence, aidée des disciplines, et par la volonté.

D'autre part, toute organisation, et d'autant plus qu'elle est plus avancée et perfectionnée,

signifie hiérarchie et obligation, donc contrainte.

Les instincts égoïstes sont heurtés de plus en plus par les contraintes croissantes de la civilisation de plus en plus avancée. Il est inévitable qu'ils soient en réaction spontanée contre elle. Cette réaction anarchique ne pourrait être dominée que par un effort de volonté et de compréhension.

Ainsi le jeu même du perfectionnement des nations par la complication difficile à saisir de l'organisation sociale, par le renforcement des instincts dans les agglomérations, par l'irréalisme du genre de vie d'une partie de plus en plus importante de la population tend à créer une réaction : circonstances extérieures — sensibilité spontanée, suscitant comme un énorme *potentiel* révolutionnaire, subversif, au sein des masses.

En présence d'un tel état de choses que vont faire les élites ?

C'est à elles qu'incombe d'expliquer aux masses les nécessités de l'organisation commune, de les aider dans le travail de discrimination et de compréhension, de maintenir en les réadaptant sans cesse les disciplines fondamentales, invariables, de la vie humaine, et d'élaborer au contraire les disciplines de détail variables, qui

assurent l'adaptation aux circonstances mouvantes de chaque âge. Car, et c'est un point capital, il faut distinguer dans les disciplines humaines celles qui sont immuables, parce qu'elles tiennent à la *nature* humaine comme à celle des choses, et les disciplines transitoires, se rapportant seulement aux circonstances de telle ou telle époque. Les premières, la constitution de la famille, la nécessité de la hiérarchie et de l'ordre, la constitution de la propriété privée etc. ne sont pas modifiables dans leur fonds, encore moins à rejeter complètement, sans détruire la vie humaine, ou la vie sociale. Seuls leurs aspects de détail peuvent changer avec utilité. Bien d'autres lois et règles sont au contraire tout à fait transitoires. Aussi toutes celles qui dépendent de la technique changeante des activités ou d'activités elles-mêmes différentes selon les temps. Aux élites de savoir trouver ce qui peut et doit être changé, de trouver les nouvelles formes, de donner aux individus si nombreux qui n'ont pas les capacités, les connaissances, ou le temps de penser ces idées générales directrices et bienfaisantes qui doivent en tout temps leur éviter les erreurs dangereuses.

Le font-elles ?

Elles cessent justement tout à fait de le faire

utilement quand mûrit et se prépare le véritable phénomène révolutionnaire. Non seulement elles cessent de maintenir des disciplines saines et de les perfectionner, mais elles en élaborent de désastreuses. Elles n'aident plus les masses à comprendre, elles les aident à se tromper, à tomber dans les erreurs vers lesquelles elles sont déjà instinctivement emportées, ou les précipitent au besoin vers d'autres qu'elles n'eussent pas trouvées. Ce sont les élites qui font les révolutions, ou tout au moins en accélèrent la préparation, et les font éclater. Et cela généralement contre leur propre intérêt, contre celui de la nation, contre toute intelligence. Comment de tels faits sont-ils possibles ? C'est ce que nous allons noter.

Cela tient à ce qu'à ce moment les élites sont de valeur affaiblie, soit en intelligence réaliste soit, bien plus encore, en caractère.

Les élites du début, celles qui élaboraient pour la nation les disciplines de prospérité étaient des élites de sélection récente ; en outre cette sélection se faisait en faveur d'individus doués d'aptitudes pratiques et de force d'âme : hommes de guerre, habiles administrateurs de communautés diverses (territoire rural, ville, province).

Dans une civilisation très avancée on trouve

les descendants lointains de ces premières élites. Ces descendants n'ont pas toujours, il s'en faut, les qualités de leurs ancêtres. D'autre part la circulation des élites amène dans les classes dirigeantes bien plutôt des « spéculateurs ». Ce sont des gens habiles plutôt que des chefs. Ils s'y connaissent mieux en combinaisons commerciales ou politico-électorales qu'en conduite des hommes et administration des biens. Puis le genre de succès correspondant n'exige chez eux aucune force d'âme particulière.

D'autre part la civilisation tend à accroître la culture intellectuelle. Elle incite les élites à la pratiquer. Elle donne accès vers les hautes situations, à ceux, quelle que soit leur origine, qui parviennent à posséder une grande instruction intellectuelle. Et c'est fort bien en principe. Le rôle des élites étant d'élaborer des disciplines, il est excellent qu'elles soient munies pour cela de toutes les connaissances voulues. Mais il advient, en ces temps de grande spécialisation, que beaucoup d'intellectuels n'ont plus, de la vie pratique, que des notions lointaines et de seconde main. Ils connaissent le monde par les livres. Une telle érudition livresque est certainement tout à fait irréaliste. Les intellectuels, qui disposent de tous les moyens pour élaborer et répandre des idées ne s'arrêtent pas pour cela

d'en élaborer et répandre. Mais alors leurs idées, basées sur de telles connaissances, sont des idées irréalistes elles-mêmes, de faible ou nulle valeur. Le rôle des professeurs et des pédants dans les décadences est très grand. Pleins d'orgueil et de suffisance à cause de la science qu'ils croient posséder, ils bâtissent des théories sans valeur avec la plus complète assurance, et, par le faux prestige de leur savoir, en imposent. Les âneries de la philosophie révolutionnaire du XVIII<sup>e</sup> siècle ont été créées par de purs intellectuels, encyclopédistes et autres. Il en est de même des divers systèmes socialistes du XIX<sup>e</sup> siècle.

Les élites des vieilles civilisations (République romaine du temps de Cicéron, Europe moderne) comprennent donc au total des descendants des anciennes élites, gens s'efforçant de conserver les disciplines anciennes, mais que les lois de l'hérédité tendent plutôt à ramener vers le niveau mental moyen ; puis des « hommes nouveaux » plus habiles qu'énergiques, enfin des intellectuels souvent très irréalistes.

Ces élites se trouvent en présence d'un double sujet de difficulté et d'entraînement. D'abord tout comme les masses elles ont plus de mal à saisir les mécanismes des enchevètrements sociaux, plus de mal à les accepter et à contenir

leurs impulsivités propres. Dans le difficile travail que toute époque réclame d'elles pour la discrimination de la partie durable des disciplines, et la modification et la réadaptation de la partie variable, elles sont portées à douter et à errer. Tantôt elles s'enferment dans un conservatisme routinier. Tantôt, et plus souvent, parce qu'une partie des disciplines est modifiable et à modifier, parce que les règles techniques ont beaucoup changé, elles remettent tout en question, tout en désordre. Elles le font par défaut des capacités supérieures que la situation réclamerait, soit par irréalisme de pédants livresques, soit plus souvent encore par défaut de caractère.

Ce dernier défaut est le plus grave. Il facilite ou recouvre les deux autres, mais il est suffisant à lui seul.

Cela tient au phénomène d'attraction, d'aimantation sur les pensées qu'a la présence d'une grande masse de désirs, non pas seulement dans l'individu lui-même, mais chez autrui et sans qu'il éprouve autant, ou en quelque façon, ces désirs.

La présence des *désirs* révolutionnaires et anarchiques dans les masses, en raison des circonstances que nous avons dites, a une grande influence sur les pensées des élites. Le potentiel révolutionnaire existant attire les idées de l'élite.

Cela se produit chez l'élite soit involontairement, soit de façon tout à fait réfléchie.

Involontairement, et par faiblesse de caractère, les élites sont entraînées dans le sens des plus grands désirs populaires, d'abord par peur de contrarier un si fort courant, par lâcheté devant lui ; puis aussi par sympathie envers les autres humains, par désir d'approbation. Ces sentiments, et tout ce qu'ils entraînent, sont particulièrement nets chez les bourgeois libéraux, du modèle que nous avons rapidement décrit.

Volontairement et de façon très réfléchie, les individualités sans scrupules de l'élite cherchent à exploiter pour de faciles succès l'énorme force que représente le potentiel révolutionnaire des masses. Les démagogues flattent celles-ci par les théories aptes à leur donner toutes les satisfactions verbales, toutes les illusions correspondant à ces désirs.

Les ploutocrates, les spéculateurs enrichis, parvenus dans l'élite, manœuvrent le plus souvent ces démagogues et utilisent le potentiel révolutionnaire à briser, à faire éclater les contraintes gênant les nouvelles spéculations qu'ils désirent entreprendre. De démolition en démolition ils détruisent finalement bien plus que leur intérêt ne le commanderait.

Démagogues ou ploutocrates réussissent d'au-

tant mieux et sont aussi d'autant plus poussés à leurs entreprises que la nation considérée a une organisation sociale plus démocratique. Et c'est le cas de presque toutes les nations modernes.

Du moment que les décisions nationales, que les hautes et basses fonctions publiques, que tout finalement dans la nation dépend du vote des masses, il faut bien, bon gré mal gré, flatter leurs passions, leurs impulsivités. C'est ainsi qu'on les aura pour soi.

Un autre élément dans les temps modernes agit de même. Et c'est justement l'organe principalement chargé de répandre les idées avec les nouvelles. C'est la presse. Pour avoir le plus de lecteurs possible, une très forte part de la grande presse cherche surtout à flatter le lecteur, donc à flatter ses passions. En dehors de cette préoccupation-là elle n'a guère que celles imposées par les vues des financiers qui la tiennent en main. Ces spéculateurs-là ne se proposent de même nullement la diffusion de disciplines saines. Ils divulguent, favorisent, maintiennent les idées et disciplines qui leur paraissent utiles à leurs entreprises.

Enfin encore un moyen de diffusion des idées, la littérature d'imagination, est aussi ramené vers la même orientation. De nos jours le littérateur de métier voit son sort dépendre de la

vente plus ou moins élevée de ses livres. Pour satisfaire à cette loi du nombre, pour vendre le plus possible et vivre, il est inévitablement poussé à flatter le plus possible aussi, à exciter de la manière la plus ingénieuse, mais non la plus saine, les passions de ses lecteurs ou de ses lectrices, surtout de celles-ci. Car il y a aux œuvres d'imagination plus de lectrices que de lecteurs. Et l'influence des femmes tient une grande place dans la littérature des décadences et dans la décadence de la littérature. Plus sensitives, plus intuitives que les hommes elles sont plus conservatrices ou plus anarchiques, l'étant plus par goût que par raisonnement. Dans les époques de « libération » de la sensibilité, leur tendance au sensibilisme anarchique est à prévoir, et la littérature va au-devant de cette tendance.

Au total donc les élites en de telles époques, par insuffisance intellectuelle, par irréalisme, par défaut d'énergie morale, ou par perversité démagogique, élaborent des idées qui ne sont plus des directives en vues d'activités à mener à bien. Elles vont simplement au-devant des impulsivités des masses, elles-mêmes incompréhensives et subissant les réactions des instincts anarchiques.

Alors apparaissent et se répandent ces idées

révolutionnaires, ces fausses disciplines, qui loin de chercher le mieux être humain à partir de l'acquis, seule voie scientifique et efficace, se mettent au service des passions brutales et immédiates et cherchent des prétextes à leur satisfaction directe. Au lieu de chercher à perfectionner l'ordre social qui a fait la prospérité de la nation, de chercher à produire plus et à vivre mieux, elles proposent de dissoudre cet ordre plus ou moins complètement pour satisfaire les désirs anarchiques et la haine des contraintes, et elles annoncent pour contenter tous les désirs la venue de temps merveilleux où tous ces désirs, même les plus contradictoires, seront simultanément satisfaits, ou bien, plus simplement et cyniquement, au lieu de chercher de meilleures voies de vie et de production, elles proposent un partage de dépouilles.

Cette corruption des idées comporte deux stades, ou tout au moins deux aspects.

Dans le premier on s'attache à détruire, corroder, dissoudre les anciennes disciplines encore existantes. L'action des disciplines mentales est si décisive dans l'orientation des activités et la vie des humains que tout changement dans les activités doit être précédé d'un changement dans les disciplines, toute anarchie d'une destruction des disciplines d'ordre.

C'est pourquoi une révolution est essentiellement et d'abord une dissolution des idées et des croyances jusqu'alors admises.

La Révolution française a été préparée et assurée par le travail de destruction des idées classiques et monarchiques, ainsi que des croyances religieuses, travail auquel la philosophie du XVIIIe siècle, celle des encyclopédistes ou de Voltaire, s'est livrée.

La révolution russe a, de même, été préparée, pour une part, par ces mêmes destructions, poursuivies au XIXe siècle par les héritiers spirituels directs des philosophes du XVIIIe, et pour le surplus par les théories antipropriétistes, antihiérarchiques, antipatriotiques du socialisme moderne.

Une révolution comportant toujours d'abord une dissolution de disciplines, (à la différence d'une révolte, simple explosion de colère, sans modification durable des idées et des activités), est toujours aussi préparée, engendrée par les élites, lesquelles doivent le plus souvent en pâtir gravement par la suite (aristocrates français, classes dirigeantes russes).

Sous son second aspect, soit la création de disciplines nouvelles, une révolution en général ne peut guère apporter de directives utiles. Celles-ci s'obtiendraient par un travail rationnel — ex-

périmental de perfectionnement. Et celui-là s'accomplit selon de tout autres normes. Ici, à l'origine des pensées, nous voyons la nervosité, l'incompréhension, la débilité intellectuelle, l'irréalisme, la faiblesse du caractère ou l'immoralité voulue. A partir de telles sources, ne se développent que cette mentalité viciée et ces théories fausses que nous avons étudiées dans ce volume.

Il est remarquable que les élites proposent d'abord pour satisfaire les instincts brutaux des théories altruistes, « humanitaires ».

Cela tient d'une part ainsi que nous l'avons noté à propos des théories, à cette ruse instinctive qui pousse les humains à dissimuler les désirs de leur égoïsme sous des sentiments altruistes et généreux. Et cet instinct de ruse se trouve libéré avec les autres.

Mais aussi il est à remarquer que les élites des époques prérévolutionnaires sont à ce moment, dans leurs éléments socialement les plus puissants, bien ou très largement pourvues de biens. A ces biens, elles tiennent, naturellement. D'autre part elles désirent concevoir des théories satisfaisant les appétits des masses. Enfin elles sont le plus souvent réellement affinées, tandis que d'autre part, la satiété même rend leurs désirs égoïstes moins brutaux. Tout cet

ensemble les conduit à élaborer ou à favoriser des théories prônant la « bonté humaine », et promettant la prospérité générale, l'abondance des biens pour tous au milieu d'une affection mutuelle, touchante, idyllique des humains entre eux. C'est sous le prétexte de cette bonté (bonté roussienne, amour tolstoïen) que se fait le travail de dissolution des disciplines existantes.

Mais ces théories tombent sur la grande masse de la nation. Là les individus ne sont pas particulièrement affinés, les biens matériels possédés sont restreints ou très faibles, la satiété n'a nullement tempéré les appétits, les sentiments sont restés violents ou puissants. Une fois les barrières rompues grâce à l'humanitarisme, au sentimentalisme pleurnichard ou déliquescent des élites, les sentiments violents, les forts instincts des masses peuvent se donner libre cours. Et voilà comment les révolutions, commencées sur le ton de la bonté et de l'amour réciproque se continuent par la cruauté et l'entr'égorgement.

La bonasserie des théories avait fait illusion. On n'avait pas vu l'anarchie qu'elles préparaient, tout le sang humain versé qu'annonce une théorie humanitaire ou internationaliste.

Née, par l'insuffisance mentale des élites, au

sein d'une fausse douceur, la psychose révolutionnaire précipite les masses contre les élites mêmes, et conduit ces masses à l'orgie, puis à la barbarie première d'où il est difficile et long de ressortir.

Et le cycle est parcouru.

# CONCLUSION

« Des sottises faites par des gens habiles, des extravagances dites par des gens d'esprit, des crimes commis par d'honnêtes gens... Voilà les révolutions. » Ainsi pensait et écrivait un témoin de la Révolution française.

Et ces réflexions évoquent bien tout ce qu'il y a de choquant pour la raison, d'incompréhensible à première vue dans les révolutions. Les écrivains et le grand public ont eu jusqu'à présent plutôt coutume de s'en étonner que de se l'expliquer utilement.

L'exposé que nous venons de faire au sujet de la psychose révolutionnaire permettra peut-être d'en mieux saisir les origines et les mécanismes.

Mais une telle déviation des esprits peut-elle être empêchée, les révolutions sont-elles évitables ?

D'après tout ce que nous venons de dire, une révolution n'est pas tel ou tel acte de violence ou même de révolte dans la vie d'une nation.

De telles violences peuvent engendrer le progrès, soit qu'une fraction de la nation impose à une autre, même par la guerre civile, des idées plus saines, ou qu'une nation en civilise une autre.

Il est maintenant, pensons-nous, clair pour le lecteur que de tels événements ne constituent pas des phénomènes spécifiquement révolutionnaires. La révolution comme le nom l'indique déjà est bien une subversion, un renversement, une mise à contre-sens, des esprits d'abord qui ne savent plus raisonner juste, puis des activités et des institutions.

Pour éviter de tels renversements il faudrait que les humains fussent, dans l'ensemble, toujours à même, au moins par leurs élites, de commander à leurs pensées ; que la volonté réfléchie, aidée des disciplines, dirigeât les principaux phénomènes de la psychologie individuelle et sociale.

Jusqu'à présent il s'est toujours montré dans la vie des nations des époques, des circonstances où les choses ne se passaient plus ainsi, où la volonté réfléchie, dont l'action est toujours très malaisée et partielle d'ailleurs, perdait complètement le contrôle des pensées, et laissait dominer les impulsivités premières.

Peut-être une meilleure connaissance de tels

phénomènes aidera-t-elle à les éviter. Il serait souhaitable de cultiver le réalisme de l'esprit et des idées, de développer l'éducation si importante de la volonté, et cela surtout chez les élites, qui, aussi, plus informées de leur rôle, le rempliraient sans doute mieux.

Malgré la faiblesse intellectuelle moyenne de l'humanité prise dans sa masse, il n'est pas inutile d'espérer et d'essayer.

# TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE DIX-NEUF OCTOBRE MIL NEUF CENT VINGT-DEUX

PAR

L'IMPRIMERIE CHARLES COLIN

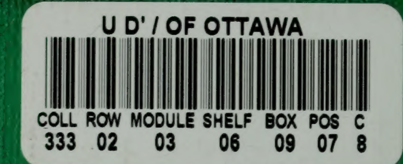
A MAYENNE

POUR LA

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

3, Place du Panthéon 3,

PARIS


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 06 09 07 8